

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



THALIA FLORA CARAVIA. — Portrait
de S.A. la Princesse Amr Ibrahim.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

**D. A. Zakythinos, François Talva, Henry Levet, Jean Prevost, Norman
Nicholson, Leon Degand, Georges Koundouros, Eloy Trouvère, John
Papasian, Charles Zahar, A. Rolland de Reneville, Robert Lulan, Delphine
Henri Vrignault, R. Shiffer, Aristo Joannides, A. Shual, Orion, Sem, etc,**

T. A. E.

G R E E K A I R L I N E S

Membre de l'Union Internationale des Transports Aériens (I. A. T. A.)

ALEXANDRIE - ATHENES : Chaque MARDI et SAMEDI

Départ de l'Aérodrome Fouad à 8 h. 00

Arrivée à l'Aérodrome Hellénique à 11 h. 30

ATHENES - ALEXANDRIE : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Hellénique à 2 h. 30 p.m.

Arrivée à l'Aérodrome Fouad à 5 h. 50 p.m.

PROCHAINEMENT :

Inauguration d'une Ligne Aérienne Bi-hebdomadaire

RHODES - ALEXANDRIE

Prix des Billets :

Alexandrie—Athènes (simple) L.Eg. 17.

Aller et Retour L.Eg. 32,895

Pour tous renseignements, s'adresser :

aux BUREAUX T. A. E., Hôtel Métropole

35, Bld. Saad Zaghloul (Alexandrie), Tél. 21467 (5 lig.)

AUX AGENTS GENERAUX EN EGYPTE :

MISR AIRLINES, S.A.E.

ainsi qu'à toutes les Agences de Voyages.

THE HELLENIC MEDITERRANEAN LINES Co. LTD.

DÉPARTS RÉGULIERS

POUR

LE PIREE - GÈNES - MARSEILLE

ET

LIMASSOL - BEYROUTH - PORT-SAID

Pour tous renseignements, s'adresser :

ALEXANDRIE :

M. S. G. COTTAKIS

63, Rue Nébi Daniel — Téléphone 23858

LE CAIRE :

D. C. VELOUDAKIS

5, Rue Emad El Dine — Téléphone 57682

PORT-SAID :

E. ARVANITOPOULOS

2, Avenue Fouad Ier — Téléphone 2337

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

S.M. LE ROI ABDALLAH AU CAIRE



Les deux Souverains quittant la Mosquée Mohamed Aly à la Citadelle après avoir assisté à la cérémonie de la mi-Chaaban, suivis du Président du Conseil, du recteur de l'Azhar, des chefs des missions diplomatiques arabes, de l'aide-de-camp en chef, etc... au milieu des manifestations enthousiastes de la foule.



S.E. Mahmoud Fahmy El-Nokrachi pacha, président du Conseil, a eu l'honneur d'être reçu par Sa Majesté le Roi Abdallah au palais Zaafarane.

EN PAYS BALKANIQUES

L'Épopée Nationale des Bulgares

Quatre articles du professeur D. A. ZAKYTHINOS

I.

Ce qui frappe le plus dans l'histoire moderne des Bulgares c'est la lenteur avec laquelle leur conscience nationale s'est réveillée. Parti des centres intellectuels où la culture grecque était maîtresse, l'appel à la renaissance n'a touché que très tard les grandes masses. Je songe à ce précurseur qu'a été Paissios, moine du Mont-Athos, et dont l'« Histoire de la Bulgarie », écrite en 1772 dans un but de propagande en slavon, n'a été imprimée qu'en 1844. Dans les premières décades de la seconde moitié du siècle dernier le réveil national était encore loin d'être accompli. Un contemporain, Albert Dumont, a conservé quelques traits caractéristiques : « Depuis la conquête ottomane, écrit-il, les Bulgares n'ont pas d'histoire... Durant quatre siècles cette race s'est abandonnée à la plus profonde torpeur ». (1) « De tous les peuples qui habitent la Turquie d'Europe » ils « ont été jusqu'ici les plus paisibles; ni l'exemple des Bosniaques et des Serbes, ni celui des Grecs et des Albanais n'ont pu les engager à se sévolter contre la Porte ». « Cependant, continue l'archéologue français, depuis dix ans environ il s'accomplit chez eux une révolution ou plutôt un changement tout pacifique qui a déjà fait de singuliers progrès; ils commencent à s'instruire, ils conçoivent l'espérance d'un avenir meilleur ». Il est juste de noter « que le contact des Grecs, leur exemple d'activité et d'intelligence, ont stimulé les Bulgares ». (2) Comme jadis au Moyen Age, la culture grecque a marqué pour les voisins du Nord le point de départ d'une ère nouvelle.

Mais si les Grecs, par leur exemple et et leur civilisation supérieure, ont fourni les premiers éléments d'une renaissance, les Russes en ont assuré les conditions politiques. Sans leur intervention, la face des Balkans eût été tout autre. Néanmoins ce réveil tardif de la nationalité bulgare, envisagé dans l'ensemble des réalités modernes de l'Europe du Sud-Est, demeure toujours un phénomène digne d'observation. Que de facteurs extérieurs, géographiques, économiques et sociaux, y aient joué un rôle important, personne ne saurait le nier. Il faudra cependant chercher les causes déterminantes du phénomène dans les dispositions mêmes du peuple bulgare et dans la formation de son unité nationale. Faute d'amples témoignages écrits, les chansons populaires seront pour l'historien, comme pour le sociologue, le document le plus caractéristique.

On aurait tort de chercher dans la poésie populaire des Bulgares les qualités qu'on rencontre dans celle de leurs voisins : la richesse et la diversité des sujets, la haute conception morale, la philosophie de la vie et de la mort, la noblesse des personnages

idéalisés par une longue recherche du type accompli, « la brièveté abrupte » (3) et la perfection de la forme, qualités qu'on rencontre dans la chanson grecque; la faculté épique et l'élégance de la poésie populaire serbe qui est en ce sens populaire qu'elle est l'œuvre de simples gens du peuple. (4) Au contraire, le chant bulgare, primitif dans sa forme extérieure, est d'une pauvreté désolante. Essentiellement narratif, avec des formules traînantes et des répétitions, il est dépourvu de tout élément dramatique. (5) La forme en est molle, le vers souvent incorrect : « la mollesse, le manque de nerf et pour ainsi dire de virilité », « le chevillage à outrance qui dépare une versification déjà incorrecte » caractérisent la poésie bulgare. (6) L'imagination est grossière et courte. Le choix des sujets, limité dans les horizons étroits des notions concrètes, révèle un monde peu porté aux idées abstraites et aux considérations élevées. D'une manière générale, l'atmosphère morale qui règne dans ces œuvres de la muse populaire n'a rien qui puisse témoigner d'un niveau supérieur. Les sentiments manquent de noblesse et les personnages, très souvent des coupes-jarrets et des brigands des grands chemins, reflètent les traits moraux des couches populaires dont ils sont les fictions symboliques. On ne trouve nulle part cette soif de la patrie et de la liberté qui domine souverainement la poésie populaire grecque.

Selon le jugement d'un des premiers européens qui aient connu la poésie du peuple bulgare — et son jugement n'a guère besoin d'être modifié aujourd'hui — la plupart de ces chansons « ne sont que des essais, que des bégaiements ». Elles « témoignent d'une intelligence que les détails frappent seuls, qui éprouve rarement une émotion complète, qui conçoit plus rarement une idée précise ». On y reconnaît « un peuple qui a l'habitude de se soumettre, à peine sent-on vivre parfois dans ces vers le désir de l'indépendance. Les Bulgares n'ont pas d'héros national; il semble qu'ils ne forment aucun vœu ». (7)

II.

« Les Bulgares n'ont pas de héros national ». Cependant de tous les Slaves méridionaux les Bulgares touraniens ont connu, au Moyen Age, une prospérité qu'on ne saurait mettre en doute. Leur Empire a plus d'une fois joué un rôle vraiment mondial. Bien que leur œuvre soit remplie de destructions et de ravages, de grands chefs, les Kroum, les Siméon, les Samuel, les Joannice, les Asên, ont conduit ce peuple à de sanglants trophées. Toute cette atmosphère

(3) A. DOZON, Chansons populaires bulgares inédites, (Paris, 1875) p. XLII.

(4) A. DOZON, L'épopée serbe. Chants populaires héroïques, Paris, 1888, pp. XXIX et suiv.

(5) A. DOZON, Chansons populaires bulgares, p. XVIII.

(6) IBID., p. XVIII.

(7) A. DUMONT, op. cit., p. 559.

(1) A. DUMONT, Souvenirs de la Roumélie, Revue des deux Mondes, tome 95 (1871), p. 550.

(2) IBID., pp. 545-546.

guerrière était de nature à favoriser la formation d'un riche élément épique. Il était concevable que l'imagination populaire eût gradé les traits de figures distinguées, les détails de hauts faits et de catastrophes éclatantes. Il n'en est rien. La poésie épique du peuple bulgare n'a rien ou presque rien conservé d'un long passé historique, n'a su façonner aucun symbole représentatif de la bravoure et de la vertu nationales. Aucun souvenir de luttes ardentes, d'exploits où le merveilleux s'associe à la réalité; aucun personnage qui incarne les réminiscences du passé et des espérances de l'avenir.

La figure cardinale de ces cycles épiques est Marco Kraliévitich (fils de roi) et par malheur ce Marco Kraliévitich est un personnage de l'histoire et de la légende serbe. Il va de soi que les savants de Sofia n'ont pas manqué de revendiquer comme leur ce prince étranger. Il n'y a là rien d'étonnant. N'ont-ils pas osé fabriquer de toutes pièces un Orpheus bulgare s'exprimant dans un parfait jargon slave, n'ont-ils pas fabriqué des poèmes épiques qui seraient par la vétusté plus nobles que ceux d'Homère ?

Toujours est-il que Marco Kraliévitich, fils de Voukachine, ce prince serbe qui périt pendant la bataille de l'Hébro (1371), n'a rien qui puisse le rattacher à l'histoire bulgare. Personnage piètre d'ailleurs, il s'est maintenu dans la Serbie du Sud avec l'aide et comme vassal des Turcs. Il a été mêlé dans les conflits intérieurs de Byzance et finit par être tué pendant la bataille de Rovine (17 mai 1395) (8) à laquelle il a pris part non point comme défenseur de la chrétienté, mais en allié du Sultan, contre un prince valaque. C'est ce roitelet obscur qui, par un de ces caprices fréquents dans les œuvres de l'imagination populaire, est devenu un des principaux héros de l'épopée serbe. De là, par des voies qu'il serait intéressant d'identifier, il passa dans les cycles épiques des Bulgares. Ceux-ci, incapables d'en faire un symbole national, n'ont pas été sans le modeler suivant leurs propres dispositions morales. « Or, remarque Auguste Dozon, presque tout ce qu'il y avait en lui (dans le Kralévitch des chansons serbes) de sérieux et parfois de noble, a disparu chez le peuple qui le revendique comme sien ». En parcourant les pièces qui se rapportent à lui, « vous n'y trouverez que de banales et prolixes aventures, aboutissant même au conte des fées; les mauvais cotés du caractère sont en saillie, on a affaire à un ivrogne, doublé parfois d'un lâche... Bref, au lieu d'un héros épique aux traits fortement accentués, il ne reste pour ainsi dire qu'un personnage du théâtre des marionnettes ». (9)

Parmi les autres figures de cette poésie épique il faut citer Momtchilo, bandit bulgare contemporain de Cantacuzène, qu'on rencontre également dans l'épopée serbe. Son activité se rapporte beaucoup plus à l'histoire grecque qu'à celle des Bulgares. Quant aux autres héros légendaires, leur identification avec des personnages historiques est plus que douteuse. Il n'ajoutent d'ailleurs rien au maigre bagage des souvenirs du passé. Dans une revue d'ensemble il est à peine nécessaire de les signaler.

Il me tarde d'ailleurs de venir à cette catégorie de chansons qui ont trait à la résistance à la domination ottomane. A l'instar des klephtes grecs, les Serbes ont eu leurs « Ouskoks » (fugitifs; on connaît le roman de George Sand sous le titre « Uscoque ») et « haidouks » (bandits), les Bulgares les « haidouts ». Signalons en passant que, tandis que les mots klephtes et armatoles, qui désignent les corps de la résis-

tance en Grèce, sont d'origine néo-hellénique, le mot *ouskok* vient du vénitien et des haidouks comme les haidouts, ont été nommés ainsi par les Turcs. Nous avons là un trait significatif.

On aurait tort de comparer le haidouts bulgares avec les klephtes grecs et même avec les haidouks serbes. Par un contraste singulier, la race guerrière qu'a été au Moyen Age les Bulgares n'a pas eu de résistance nationale. Ce brave Dozon l'a déjà remarqué : « on s'étonne aussi, écrit-il, de ne pas apercevoir, dans la poésie qu'ont enfantée les sommets de la Vieille Montagne (les Balkans), de Rila et du Périn, le plus vague écho d'une protestation contre la conquête ottomane ». (10) Les savants bulgares ont été obligés d'en convenir. « Ces paysans, écrivait en 1941 Ljubomir Ognjanov n'avaient aucune idée de la façon dont se fait une guerre de libération. Ils ne la poursuivaient d'ailleurs pas ». (11)

Quant au haidout, la physionomie morale que la poésie populaire lui prête n'est autre que celle d'un proscrit sanguinaire, d'un « vulgaire et féroce assassin », d'un « lâche chauffeur ». (12) Déjà en 1885, Nicolas Politis avait attiré l'attention sur certains textes caractéristiques. (13) Ils sont de nature à rebuter un savant qui y chercherait l'inspiration pure et naïve du peuple. Ils constituent, au contraire, un témoignage précieux pour l'ethnologue, car « révélant dans toute leur hideuse nudité les sentiments du peuple bulgare et racontant avec la précision d'un chroniqueur les exploits de héros bulgares, ils nous donnent une image véridique du caractère en général d'une nation à laquelle les circonstances ont prêté un rôle prépondérant dans la péninsule balkanique » (écrit en 1885). (14)

Dans les traits du haidout bulgare on s'efforcerait en vain de reconnaître des personnages animés de sentiments élevés. La fière abnégation, le sacrifice inutile, lui sont étrangers. Sa bravoure est immanquablement doublée de cruauté, voire même de férocité. Il est plus prudent que courageux. La ruse, une ruse grossière, est sa force et son expédient. Sa conduite envers les femmes, ses conceptions sur la famille, ont particulièrement frappé ceux qui se sont occupés de la poésie bulgare. Quand on lit les vers ci-dessous, on songe avec quelque soulagement aux nobles figures de femmes, mères épouses, amantes, qu'a modelées la chanson grecque. Déna Denka se plaint de son sort. Lorsque, le matin, son mari s'en va aux champs :

il ne prend pas de pain dans son sac, — mais il me force à lui cuire, — à lui préparer un dîner chaud, — à le lui porter jusqu'au champ. = Quand je lui porte le dîner chaud — il détèle un de ses bœufs — et m'attèle pour que je laboure, — que je laboure jusqu'à l'ikindi, (15) — pour aiguiller il a une branche de ronce, — et il me renvoie après l'ikindi — pour que je lui prépare un bon souper. (16)

Nicolas Politis et, tout récemment, M. Mégas ont noté quelques détails significatifs. On pourrait pousser davantage cette recherche. La différence entre les divers peuples qui ont subi le joug ottoman n'apparaîtrait que plus saillante. Il y a là une étude com-

(8) Sur la date Cf. G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byz. Staates*, (Munich, 1940), p. 395.

(9) A. DOZON, *Chansons populaires bulgares*, p. XXXVII. Cf. G. MEGAS, *op. cit.*, 11 et suiv.

(10) A. DOZON, *Ibid.*, p. XXX.

parative d'un grand intérêt. Force m'est d'y renoncer. Il est toutefois évident que la poésie populaire bulgare, inférieure à toutes celles des nations balkaniques, quant à l'ampleur et à la forme, a emprunté ses principaux personnages légendaires à des cycles étrangers. Elle n'est pas arrivée à former une épopée vraiment nationale. Dépourvu de toute résistance à l'occupation ottomane, le peuple bulgare n'a pas su façonner les héros représentatifs de la lutte contre l'ennemi. Il a pourtant imprimé partout la marque de son génie primitif et sanguinaire.

III.

Il est intéressant le cas de ce peuple qui, après avoir bouleversé le Sud-Est européen, après avoir fourni des chefs qui ont osé disputer à Byzance la suprématie politique dans les Balkans, n'a rien trouvé de mieux que d'emprunter à ses voisins, ennemis d'hier, les principaux personnages de son épopée. M. Mégas a saisi l'importance du problème. « Il n'y a qu'une seule explication du phénomène, écrit-il. Les Bulgares du milieu du XIXe siècle n'avaient pas conscience de leur unité nationale... En conséquence ils ne se sentaient pas comme une nation à part différente des autres Slaves des Balkans. De là les héros serbes, pénétrant dans la poésie bulgare, se dépouillaient de leurs qualités nationales et se naturalisaient en quelque sorte dans leur nouveau pays en adoptant la nationalité bulgare ». (17) Le sujet mérite d'être examiné avec plus de précision.

Il importera tout d'abord de déterminer l'étendue des emprunts et les voies par lesquelles ceux-ci ont été faits. Une simple lecture des chansons des deux peuples slaves suffirait à nous convaincre que l'influence serbe sur la poésie bulgare est beaucoup plus étendue qu'on ne le croit et qu'elle n'est pas la seule. En effet elle ne se borne pas à la transmission des personnages de l'histoire et de la légende, mais elle contribue également à la formation des cadres, des motifs et des éléments de détail qui témoignent d'une dépendance plus étroite. D'autre part, les influences grecques sont évidentes. Plus d'un thème, plus d'un motif, est puisé dans les cycles acritiques. Que les Slaves aient connu notre épopée médiévale et les chansons acritiques, les anciennes traductions russes sont là pour le prouver. (18) Par ailleurs le canal principal par où les éléments épiques de la poésie grecque arrivaient jusqu'au monde slave était, sauf, bien entendu, les tribus protoslaves acquises de bonne heure à l'hellénisme, ces populations anatoliennes qui, compactes, ont été plus d'une fois transplantées sur les marches avancées de l'Hémus. C'est à elles, pauliciennes en grande partie, qu'est due également l'inoculation de l'hérésie bogomile.

Un second point sur lequel il faudra avoir plus

(11) A. DOZON, *Ibid.*, p. XXVII.

(12) Βούλγαροι κλέφταις κατά τὰ δημόδη θουλγαρικά ἄσματα reproduit dans les Λογογραφικά Σύμμεκτα, tome 1er (Athènes, 1920) pp. 287-296.

(13) *IBID.*, p. 287.

(14) A. DOZON, *op. cit.*, pp. 289-290. N. POLITIS *ibid.* p. 192.

(15) L'heure de la prière musulmane, la deuxième avant le coucher du soleil.

(16) G. MÉGAS, *op. cit.*, p. 15.

(17) H. GRÉGOIRE, 'Ο Διγενής Ἀκρίτας. Ἡ Βυζαντινὴ Ἐποποιία στὴν ἱστορία καὶ στὴν ποίηση. (New York, 1942), pp. 42 et suiv., 60 et suiv.

de précisions c'est la répartition géographique des chansons bulgares. C'est là un travail délicat à entreprendre — travail point gratuit, comme on serait tenté de le croire. Car, en déterminant le milieu dans lequel certaines de ces chansons ont pris naissance, on arriverait avec une rigoureuse méthode historique et philologique, à identifier les couches de la population qui ont servi d'agents de transmission. Dans l'état actuel de nos recherches, nous ne sommes autorisés qu'à soupçonner un mouvement qui, des centres purement slaves, tend vers les régions, essentiellement bulgares, de l'Hémus.

Toutes ces enquêtes préliminaires auront pour but de préparer la recherche à envisager le problème primordial qui est la formation de la conscience nationale bulgare. Des témoignages écrits, le cycle des traditions et de la poésie populaires, le processus et les phases de la libération, sont autant d'aspects du phénomène, constaté chez les Bulgares du début XIXe siècle, d'une conscience nationale paresseuse. Tout essai d'interprétation historique portera nécessairement sur les conditions dans lesquelles s'est formée l'unité bulgare en tant qu'entité ethnique d'abord, et, en second lieu, en tant qu'organisme politique.

Rappelons succinctement les faits. Dans la deuxième moitié du VIIe siècle, une fraction, peu importante, du peuple turco-tartare des Bulgares, fuyant d'autres peuples turcs, a quitté son habitat primitif de la mer d'Azov pour se réfugier aux abords du Danube. Il n'est pas historiquement attesté que les nouveau-venus ont été reçus par Byzance à titre de fédérés, comme d'aucuns prétendent. Ce qui est certain c'est que l'empereur Constantin IV, alarmé par leurs incursions, a entrepris, en 680, une expédition par terre et par mer. Battu il a dû payer des tributs. Entretemps les Bulgares avaient profité pour s'installer dans les régions qui s'étendent au nord de l'Hémus, entre Varna et le Danube. Telles furent les origines de l'Etat bulgare.

L'élément intrus, formant une classe dirigeante de guerriers, ne représentait qu'une partie minime de la population. Celle-ci, outre les Grecs des villes et les romanisés, comprenait les masses slaves nouvellement installées au Nord du Balkan. On connaît notamment les Slaves Sévériens — la tribu, semble-t-il la mieux organisée — et les ainsi dites « sept tribus ». Les Bulgares ne tardèrent pas à leur imposer leur suprématie.

En somme, il s'est passé dans les Balkans ce qui se passera, au IXe siècle, avec la formation de l'Etat russe. Une minorité de Rhos scandinaves aura imposé sa domination sur les Slaves orientaux pour fonder le noyau d'un organisme politique. Dans les deux cas des étrangers ont servi de levain qui a soulevé les vastes masses slaves dépourvues de vertus organisatrices. Seulement dans les plaines russes l'assimilation du conquérant a été plus rapide. La présence, dans le voisinage de l'Etat bulgare, d'un foyer politique et culturel tel que Byzance, le manque, dans le pays conquis, d'une homogénéité de population, ont dû contribuer au retard avec lequel l'élément étranger a été absorbé.

(18) Sur la question Cf. IVAN DUJTCHEV, Proto-bulgares et Slaves (Sur le problème de la formation de l'Etat bulgare) *Seminarium Kondakovianum*, tome 10 (Prague, 1938), pp. 145-154.

(19) THÉOPHANE, I, p. 39 (de Boor).

(20) *IBID.*, p. 436.

On arrive à entrevoir certaines phases de la slavisation de la race bulgare. (19) La dernière forme de la suprématie politique de cette dernière dans son habitat balkanique ne semble pas avoir été la conquête pure et simple. Les auteurs byzantins parlent de populations slaves « soumises à un tribut » (20) et il est certain que les Sévériens avaient, en 764, donc un siècle presque après l'établissement des Bulgares, un prince à part. (21) On est allé jusqu'à parler « d'un Etat fédéral » où « les clans continueraient de garder leur structure intime, leurs coutumes, leurs divinités, leurs chefs particuliers ». (22) Toutefois, bien après la conversion au christianisme (864), les deux éléments continuent à garder leur physionomie propre. (23) Ainsi il est question, en 762, d'un départ collectif de Slaves de Bulgarie — 208,000 âmes aux dires d'un chroniqueur — que les Byzantins ont colonisés en Bithynie. (24) Par ailleurs, dans les inscriptions gréco-bulgares du IX^e siècle, les Slaves, associés aux Grecs, sont traités d'ennemis. (25) « Il faut donc admettre, remarque un des représentants de la jeune école historique bulgare, que les Proto-bulgares restèrent comme éléments ethnique assez longtemps, sans cependant laisser beaucoup de traces. On peut s'expliquer le fait par la supposition qu'ils formaient dans l'Etat une classe dirigeante plus ou moins fermée qui précisément pour cette raison a pu se maintenir assez longtemps, et a disparu sans laisser de traces notables dans la population slave ». (26)

La slavisation a dû s'accomplir, tout au moins dans les régions les plus ouvertes, après le IX^e siècle. Le christianisme byzantin y apportait une formule qui favorisait la fusion. Ce n'est pas là son service le moindre. L'Etat bulgare, ayant résolu le problème ethnique, libéré de la résistance anti-chrétienne et par là même xénophobe d'un parti fidèle aux traditions touraniennes, inaugurerait dorénavant, sous la conduite d'un ancien moine « demi-grec », le futur Tzar Siméon (893-927), une nouvelle période de sa vie.

IV.

Il y a dans l'histoire bulgare un prince qui a régné de 831 à 852 et qui porte les noms Préciam-Malamir. On a pendant longtemps cru qu'il s'agissait de deux personnages différents. Il n'existe plus aujourd'hui un « mystère de Preciam-Malamir ». Des textes nouveaux et des études récentes ont démontré que ce prince du IX^e siècle portait bien deux noms : l'un est d'origine bulgare, l'autre est emprunté aux Slaves. Rien ne pourrait symboliser d'une manière aussi heureuse la transformation produite dans le chaos des races dans les régions danubiennes. Un peuple guerrier s'est éteint pour se fondre dans la masse slave, plus paresseuse, mais beaucoup plus importante, attachée à la terre et peut-être plus avancée dans le chemin de la civilisation. Les Slaves ont donné les fondements de la population, leur langue; les Bulgares leur nom. Ils ont donné plus, Des vastes

peuples asiatiques dont ils s'étaient à un certain moment détachés ils avaient hérité d'une organisation simple, mais robuste, de cadres solides d'une vie militaire et politique. A l'Etat qu'ils ont fondé, ils ont imprimé le génie de leur race.

Quel est en effet le caractère de cet Etat bulgare qui, fondé vers 680, a connu des périodes de brusque et éphémère prospérité suivies de longues périodes de décadence ? L'histoire de l'Etat bulgare n'est pas l'histoire d'une entité géographique, son territoire s'étendant et se rétrécissant avec une rapidité extraordinaire; cela n'a pas été l'histoire d'un peuple, puisque la notion même d'un peuple uni lui est étrangère; cela n'a pas non plus été l'histoire d'une civilisation, puisque les quelques éléments d'une civilisation primitive, sauf certaines formes originelles d'organisation, lui viennent du dehors. Quel est donc son caractère ?

L'historien Ivan Dujtchev remarque avec raison que « la formation de l'Etat bulgare s'était accomplie dans le processus de la lutte contre l'Empire de Byzance ». (27) Empressons-nous d'y ajouter deux observations essentielles : d'abord que cette lutte est dominée originairement par l'effort de s'assurer la suprématie sur la masse amorphe des Slaves; en second lieu, que ce qu'on a appelé « la guerre des races » (28) ne correspond pas à la réalité. Le point culminant de cette guerre est l'époque de Siméon et Siméon, dans sa furie dévastatrice, ne représente pas une idée bulgare. « S'il ambitionnait, observe Nicolas Iorga, la prise de Constantinople, il l'ambitionnait comme prétendant lui-même l'impérialisme byzantin, le seul possible, il l'ambitionnait comme élève de la seule civilisation qui existât dans l'Orient européen ». (29) C'est une interprétation historique qui, avec quelques modifications, est aujourd'hui universellement acceptée. Ce à quoi Siméon aspirait, remarquait dernièrement de son côté Georges Ostrogorsky, « ce n'était pas la fondation, à côté d'un Empire byzantin, d'un Empire bulgare, borné, national et régional, mais bien l'érection à la place de la vieille Byzance d'un nouvel Empire universel ». (30) C'est, à mon sens, une dynastie qu'on eût voulu opposer à celle de Macédoine une dynastie qui ne ferait que continuer les traditions byzantines.

Toutefois, fondé dans l'opposition de Byzance et lorsqu'il ne prétendait pas à son impérialisme universel, cet Etat bulgare n'avait de caractéristique nationale que la conception touranienne du pouvoir. Car, malgré les influences byzantines, le premier et le second empires bulgares sont essentiellement des formations basées sur des principes « barbares » (ce mot pris dans une acception spécifique pour désigner ce qui est propre aux fondations politiques des Barbares). Un étroit territoire, une aristocratie guerrière qui entraîne les foules hétérogènes des vaincus et des clients, Grecs, Slaves, Valaques, pour ne nommer que les principaux enfin et surtout un chef. L'invasion terminée, ce chef disparu, la paix est rétablie,

(26) IV. DUJTCHEV, op. cit., pp. 150-151.

(27) A. RAMBAUD, *Etudes d'histoire byzantine*, 2^e édition (Paris, 1919), pp. 257 et suiv.

(28) N. IORGA, *Formes byzantines et réalités balkaniques* (Bucarest, 1922), pp. 2-63.

(29) G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byz. Staates*, p. 184, Cf. F. DOELGER, *Bulgarisches Cartum und byzantinisches Kaisertum*, Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, tome 9 (1915), pp. 57-68.

(21) CHR. GÉRARD, *Les Bulgares de la Velga et les Slaves du Danube* (Paris, 1930), p. 86.

(22) IV. DUJTCHEV, op. cit. p. 153

(23) THÉOPHANE, p. 432. NICÉPHORE, pp. 98-69 (de Eoor)

(24) IV. DUJTCHEV. *Ibid*, p. 153, note 34.

(25) *Ibid*, p. 154

dans les pays dévastés, sous la protection bienfaisante de Byzance.

On n'a fait que signaler ce qu'il faut penser de l'expansion de Siméon. Le caractère de la « résistance bulgare » du temps de Basile II offre un cas beaucoup plus intéressant. Des écrivains modernes ont parlé d'un « Empire occidental ». Ils y ont vu « le foyer obstiné de la résistance nationale ». (31) Or, des travaux récents ont démontré que le fameux héros des batailles macédoniennes — je veux parler de Samuel — n'était point bulgare. Fonctionnaire de Byzance, arménien d'origine, (32) il s'était révolté contre Constantinople. Encore une fois Nicolas Iorga, avec son intuition des choses balkaniques, avait remarqué que « cet Etat d'Ochrida n'était pas un Etat bulgare dont le nom eût correspond à une réalité. (33) Que dire ensuite de ce Constantin Bodin, prince serbe de Dioclée, qui, couronné « Tzar des Bulgares », puis, fait prisonnier par les Byzantins, a fini de nouveau par récupérer, avec sa liberté, le royaume des Serbes ?

Quant à l'ainsi dit second Empire (depuis 1186), dont l'apogée va de pair avec la désagrégation de la puissance grecque et la domination latine en Orient, il ne pourrait pas non plus prétendre au caractère d'un Etat national. Si Siméon aimait à graver sur ses bulles, en grec, le titre d'empereur des Romains (des Grecs), (34) Joannice, ce Kalojean au nom grec (1197-1207), son lointain successeur, s'intitulait officiellement « empereur des Bulgares et des Valaques ». Innocent III, avec un zèle quelque peu naïf, pour lequel d'ailleurs il éprouvera plus tard d'amers repentirs, va jusqu'à rappeler les liens de sang qui unissaient les habitants de la Bulgarie avec les Italiens, faisant allusion à l'origine romaine des Valaques. (35) Les savants de Sofia n'ont pas manqué, bien entendu, de diminuer le rôle de ces derniers mais ainsi que le remarque Georges Ostrogorsky, « la part prise par les Valaques dans les débuts de cet Empire ne pourrait être contestée ». (36)

Il n'y a guère que la Bulgarie de la deuxième moitié du XIIIe et de tout le XIVe siècles qui puisse revendiquer le caractère d'un Etat national. Dans sa désagrégation, tantôt subissant l'influence byzantine, tantôt s'éloignant d'elle, cherchant son équilibre entre Hongrois, Serbes et Turcs, la puissance bulgare revêt des formes plus appropriées aux dispositions internes de son peuple, aux exigences d'un territoire. La nationalisation de l'Etat bulgare s'est accomplie dans la décomposition. La conquête turque viendra mettre fin à sa vie politique et — ce qui est plus grave — inaugurer une période où nulle manifestation, nul monument de l'esprit, n'assureront la continuité historique d'une vie nationale.

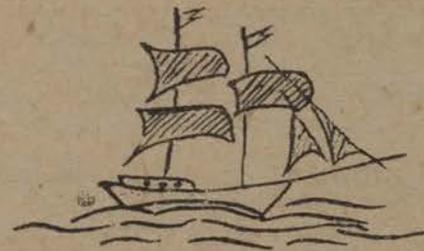
En considérant tous ces aspects d'un passé historique, on n'aura pas grande difficulté à expliquer le phénomène dont il a été question. Le processus

de la slavisation, les conditions spéciales dans lesquelles l'unité ethnologique s'est parfaite, le caractère de l'Etat médiéval, sont en effet des facteurs déterminant la formation de la conscience nationale bulgare dont la poésie épique — à côté d'autres témoignages — nous a révélé la paresse. Ainsi dans certaines régions les populations slaves, avant de se fondre, se sont montrées pendant longtemps récalcitrantes. Dans d'autres cas, indolentes, fermées à toute pénétration, elles sont restées inaccessibles. D'une façon générale, la soudure entre l'élément humain et la puissance mouvante n'a jamais pu être complète. La présence de l'Empire byzantin et de fortes populations grecques, intercalées souvent dans le corps de la masse convoitée des Slaves attiraient ceux-ci comme un puissant aimant et contribuaient à retarder l'œuvre de la fusion. Certaines de ces populations sont restées incapables de concevoir des horizons plus vastes que ceux de leur domaine ou des cadres de leur organisation patriarcale. Si quelques-unes d'entre elles se font désigner par le nom de Bulgares, ce nom n'a qu'un sens politique.

La formation d'une conscience nationale chez les Bulgares est un phénomène moderne. Il n'émane point de la volonté d'un peuple qui, se remettant d'un engourdissement séculaire, recherche sa renaissance. Tout factice est conduit par une grande puissance étrangère, ce mouvement n'a rien de spontané et d'interne. La Russie a eu besoin de fonder dans les Balkans un Etat puissant. Il a fallu créer chez les Slaves une conscience nationale factice afin de soutenir cette politique. La propagande russe s'y est attachée avec sa persévérance coutumière. Si par hasard la Russie avait porté son choix sur l'autre branche des Slaves méridionaux, nul doute que ces populations prétendues bulgares auraient formé un excellent élément humain d'une robuste conscience nationale serbe.

Il y a là une riche matière d'observation pour l'historien et pour le sociologue. Et l'on ne peut pas se défendre de songer à un phénomène inverse. Au moment où la Russie était en quête d'une population slavophone pour peupler le territoire de l'Empire bulgare dont elle poursuivait la fondation, un autre peuple luttait avec acharnement pour recouvrer un territoire afin d'y réunir une population d'une conscience nationale éprouvée d'une civilisation supérieure capable d'une action civilisatrice. J'ai fait allusion au peuple hellène.

D.A. Zakythinou



(30) CH. DIEHL, Le monde oriental de 395 à 1081, (Paris 1906) p. 477.

(31) N. ADONTZ, Samuel l'Arménien Roi des Bulgares, (Bruxelles, 1938).

(32) N. IORGA, op. cit. p. 110.

(33) T. GERASIMOV, dans Bull. de l'est, arch bulgare, tome 8 (1934), p. 350.

(34) A. KÉRAMOPOULOS, Οι Έλληνες και οι θόρειοι γαιτόνες, (Athènes 1945), p. 59.

(35) G. OSTROGORSKY, op. cit. p. 287note 3.

DES POEMES D'HENRY LEVET République Argentine. — La Plata

à RUBEN DARIO

Henry Levet est mort à 32 ans; il appartenait à la génération de Fargue, de Larbaud, de Francis Jourdain, de Charles-Louis Philippe. Il aimait, comme Fargue, dont il fut l'ami, « l'immense variété de vivre ». Du reste, c'est Fargue lui-même, qui avec Larbaud, le présente dans cet opuscule rose de la collection Métamorphoses de la librairie Gallimard. Sa longue préface est un dialogue imaginaire qu'il est censé soutenir avec Valéry-Larbaud, dans l'automobile qui les ramenait de Montbrison, après la mort de Levet. Dialogue tout à fait dans le genre de l'auteur de « Barnabooth » (voir « Allen »). Valéry Larbaud avait aimé Levet sans le connaître. C'est lui qui définit l'œuvre, c'est Fargue qui définit l'homme.

« Il aimait, écrit Fargue, les plus solides bas-tringues, et ses vêtements étaient de la coupe anglaise la plus exacte. Il aimait la casquette jusqu'à la deffe, mais il collectionnait les feutres et les sombreros sévillans du gris le plus argenté ». Il aimait fréquenter les Halles, les bistrots du Canal Saint-Martin, la cave du Père Tranquille, et le lendemain, on le voyait sortir les porte-habits en cuir, les cannes de Brigg, les cravates de Charvet... Le luxe était son climat, mais les tavernes enfumées et populaires étaient son dépaysement, un caprice d'enfant heureux, choyé, d'esthète qui jouit, s'amuse... Ce n'était qu'un homme qui avait peur, sans doute, de s'ennuyer... C'est pourquoi, il sentit « le grand appel d'air des voyages ». Il habita quelque temps un hôtel, « l'Hôtel du Printemps », où « le personnel parlait tous les sabirs, où les chambres s'appelaient naturellement des « rooms » et où le chauffage central dégageait je ne sais quelle odeur de machinerie de paquebot ». Il fut Vice-Consul, entra dans la Chancellerie, fut chargé de missions, et c'est ainsi qu'il satisfait sa fringale d'exotisme : les Indes, l'Indo-Chine, Manille, Las Palmas...

A son retour des Indes, il écrivit un roman : « L'Express de Bénarès », mais on n'en a jamais retrouvé le manuscrit. Il collabora au « Courrier Français », au « Pavillon », édita quelques plaquettes à ses frais, et, dans « la Grande France », il fit paraître, en 1902, ses « Cartes Postales ». Elles ont beaucoup enchanté Valéry Larbaud. Nous n'y trouvons qu'un côté chat-noiresque amusant, mais elles mêlent parfois très agréablement la pure fantaisie à une certaine réserve de mélancolie qui se fait discrète, sous un voile de raillerie personnelle. En voici trois :

F.T.

*Ni les attraites des plus aimables Argentines,
Ni les courses à cheval dans la pampa,
N'ont le pouvoir de distraire de son spleen
Le Consul général de France à la Plata !
On raconte tout bas l'histoire du pauvre homme :
Sa vie fut traversée d'un fatal amour,
Et il prit la funeste manie de l'opium ;
Il occupait alors le poste à Singapooré...
— Il aime à galoper par nos plaines amères,
Il jalouse la vie sauvage du gaucho,
Puis il retourne vers son palais consulaire,
Et sa tristesse le drape comme un poncho...
Il ne s'aperçoit pas, je n'en suis que trop sûre,
Que Lolita Valdez le regarde en souriant,
Malgré sa tempe qui grisonne, et sa figure
Ravagée par les fièvres d'Extrême-Orient...*

Côte d'azur — Nice.

à FRANCIS JOURDAIN

*L'Ecosse s'est voilée de ses brumes classiques,
Nos plages et nos lacs sont abandonnés;
Novembre, tribunal suprême des phtisiques,
M'exile sur les bords de la Méditerranée...
J'aurai un fauteuil roulant « plein d'odeurs légères »
Que poussera lentement un valet bien stylé :
Un soleil doux verra mes heures dernières,
Cet hiver, sur la Promenade des Anglais...
Pendant que Jane, qui est maintenant la compagne
D'un sain et farouche éleveur de moutons
Emaille de sa grâce une prairie australe
De plus de quarante milles carrés, me dit-on,
Et quand le sang pâle et froid de mon crépuscule
Aura terni le flot méditerranéen,
Là-bas, dans la Nouvelle Galles du Sud,
L'aube d'un jour d'été l'éveillera... C'est bien !*

Egypte — Port-Saïd — En rade.

à GABRIEL FABRE

*On regarde briller les feux de Port-Saïd,
Comme les Juifs regardaient la Terre Promise ;
Car on ne peut débarquer; c'est interdit
— Paraît-il — par la Convention de Venise
A ceux du pavillon jaune de quarantaine,
On n'ira pas à terre calmer ses sens inquiets
Ni faire provision de photos obscènes
Et de cet excellent tabac de Latakieh...
Poète, on eût aimé, pendant la courte escale
Fouler une heure ou deux le sol des Pharaons,
Au lieu d'écouter miss Florence Marshall
Chanter « The Belle of New York », au salon.*

Portraits et Caractères.

Jean Prévost était un ancien élève de l'École Normale Supérieure et un écrivain remarquable. On a beaucoup parlé de la robuste santé qu'il devait à un corps athlétiquement bâti, et de son goût pour les exercices physiques. Ce goût allait de pair avec son impatience de l'action et son fier courage. Son esprit connaissait les mêmes fièvres et, ceux qui l'ont connu, nous ont dit qu'il était curieux de lettres comme de beaux-arts, d'histoire comme de philosophie, et qu'il retirait aussi les plus grandes joies de simples reportages. C'était un intellectuel sain, un de ces hommes qui ne perdent pas les matinées dont se compose la vie, selon les mots de Stendhal, en d'impossibles supputations. Il n'avait pas besoin de se dire que la vie est absurde pour se raidir et se glorifier d'en braver l'absurdité. Il était courageux de nature et, au moment de la grande catastrophe de 1940 il dit à André Chamson ces mots simples et décisifs : « Il n'y a qu'à faire ce qu'il faut faire et, quand on peut, se battre ».

On sait que dès 1941, il s'engagea dans la Résistance active. Il s'était alors « replié » à Lyon, et, il s'en allait souvent à la bibliothèque de Grenoble, achever sa remarquable thèse sur Stendhal. Le maquis du Vercors, entre Grenoble et le Rhône, s'organisait; il en fut l'un des chefs. Malheureusement, des ordres prématurés l'obligèrent, lui et ses compagnons, à attaquer avant le débarquement de Toulon. Un mois et demi plus tard, vers la fin de juillet 1944, le maquis était vaincu, des villes et des fermes brûlées et anéanties. Le village de Vassieux subit le sort d'Oradour. Jean Prévost et ses braves maquisards se réfugièrent dans une forêt. Un jour, las de l'inaction, désireux retrouver d'autres luttes, il s'en alla et, tout près d'un pont, à l'orée du tragique plateau, il tomba sous une grêle de balles allemandes.

Jean Prévost a laissé des notes, ainsi qu'un travail sur Beaudelaire. De ses notes, nous détachons ces lignes d'une ironie aiguë et joyeuse qui méritent de ne point passer inaperçues. (N.d.I.R.)

« Barrès a buté contre les idées claires comme un bourdon contre un vitre, et il est reparti en sens inverse. Il a exercé deux influences, l'une intense, dans une étroite chapelle, où « L'Homme Libre », « L'Ennemi des Lois » et l'amateur d'âmes prêchent l'anarchie dans les cœurs, et même un peu plus loin.

L'autre, faible, sur une foule, quand il prêchait la routine de la terre et des morts.

Il s'est donc annulé lui-même. Plus heureux que bien d'autres, il n'a point fait le mal.

Bergson est frêle, ses épaules tombent; ses pouces menus ne savent pas saisir; le cou, malgré le col dur, plie sous le poids du crâne oblong. Son écriture sage semble copiée. Il cherche à voir la Nature, l'aperçoit grêle et diaphane comme lui. Ce qu'il croit voir au-delà, est-ce l'absolu, le pur, ou son propre reflet? Il juge que les champignons ont failli à leur destinée, et il n'en mange pas.

Par manque de corps, il est dupe du corps. Il ne distingue pas en lui les impressions du souffle, du sang, de la vie digestive, et il les prend pour la durée pure, pour un signe de l'âme. Ses problèmes ne heurtent personne, sa pensée ne fait rien saigner, et il



Jean Prévost

glisse sans peine dans les cadres sociaux, jusqu'aux sommets académiques.

Il prend ses mythes pour des pensées. Son dieu Pan, l'élan vital, mal en chair et mince comme un fil, lui semble la courbe de nos destinées; loin de la vie, il l'invente ou la rêve; il devient mystique de la vie.

Courtaud, les yeux splendides, la parole masticatoire, Claudel rassemble deux mille ans de paysannerie; tout païen, tout chrétien, madré et éivré, dans un calembour, il déniché un mystère. De la mort, il peut faire une farce, et de toute chose un éblouissement.

Dût-il s'en indigner, il a repris la fonction de Hugo : le grand poète connaît l'épaisseur des choses; il remplit et alourdit ces formes des mots, trop légères aux mains des penseurs; il rend à des peuples élémentaires leur puissance et leur nouveauté.

Comment lutter de sincérité avec André Gide? Nous n'en avons qu'une et il en a douze. Il se multiplie devant son miroir, il se flatte et se caricature. Gide-Lafcadio tue Gide-Fleurissoire. Court-il encore

les gitons d'Algérie ? — Mais c'est un huguenot mystique. Il démontre en plusieurs volumes, qu'il ne faut pas juger — et il condamne à la volée. Il goûte la préciosité chez lui-même, la simplicité chez les autres. Il admirait Valéry, voilà qu'il le traite d'équilibriste. Il presse les mains d'un naïf, lui écrit des lettres aimables, et le déchire dans son « Journal ». Est-il encore chauvin ? Non, il est communiste. Pardon, il ne l'est plus.

Hypocrite ? Du tout. Sincère à chaque instant, pour un instant. Il semble à peine voir les contradictions les plus abruptes ; il saute le pas et se retrouve d'accord avec lui-même, plus à l'aise que jamais. Toutes les sincérités ne valent pas la franchise.

Ses « Nourritures » sont des loukoums, et sa poésie n'est qu'un asthme. Son beau Saül ouvrait une voie qu'il n'a guère suivie ; il aurait pu mettre en scène ses contradictions. Mais peut-être il n'a pas de drame intérieur ? Il ne se confronte pas, il se succède : monologue toujours. Quand il veut bâtir avec ses « Faux-Monnayeurs » une grande œuvre forte, il fige un gros livre agréable — un chou-fleur. Cet esprit est effilé comme un rasoir trop mince ; s'il ne tranche pas, il s'émousse et gauchit.

Il se donne rendez-vous dans l'œuvre des autres — ou dans les marigots congolais ; il croit observer et il se palpe. Ses pensées suivent ses humeurs : rapides mais brèves. Sa meilleure prose est comme lui, maigre et leste. L'immense conscience de soi, le peu d'idées, en font un génial spectateur.

Les moitiés d'aveux de ses premiers livres semblent d'un frileux qui souhaite plonger et risque un orteil dans l'eau froide. Il s'est risqué tout entier dans « Si le grain ne meurt » : c'est son livre. Même ses défauts lui servent pour cet acide chef d'œuvre, rendez-vous général, grand Caravansérail de tous ses MOI.

J'imagine Larbaud tout enfant, seul entre ses parents très vieux : frustré des jeux de l'enfance, frustré de l'entraînement vers la maturité. Il fuit vers les rêves de son âge puis vers les choses de l'esprit, enfin vers l'étranger.

Il a sa révolte d'enfant riche, d'impertinentes incongruités, il déteste à la fois la richesse et les pauvres, crée à son image Barnabooth. Il court après son enfance dans ses nouvelles « Enfantines », dans ses jeux de soldats de plomb, dans les petits chiens qu'il déguise en hippopotames. En même temps, par ces jeux d'enfants que sont les langues étrangères, il pense atteindre les graves prestiges de l'érudition. Traduire, labeur long, mais passif et soutenu, lui rend l'estime de soi-même, le sauve de se croire un amateur. Tête lourde et peau trop tendre, comme nos bébés, sa volupté est passive, curieuse ; il cherche des prémices et des occasions de se souvenir.

Son charme lent s'insinue mieux sous la gauche-

rie, il n'est rival de personne, et semble en dehors des combats du destin, vieil étudiant comblé...

— Ce n'est qu'une apparence, et il n'y a pas d'homme préservé ; être abrité rend plus exquis, mais plus fragile.

La lubricité toute nue se contenterait d'une seule femme. La volupté est au moins une curiosité de la chair. Il faut des sens fins pour goûter la nouveauté d'un corps. Les yeux errent le long des tempes, l'esprit cherche en quoi chaque compagne de plaisir est unique au monde.

Le délicat s'attarde encore, il veut obtenir de l'esprit la même confiance et la même nudité — quelques mots échappés ou rauques, et comment se ferme le sourire d'une femme endormie. Il en garde des souvenirs plus fructueux et moins troubles que ceux de la passion. L'homme vertueux, qui glace et brutalise son épouse sans même le savoir, méprise cet homme de plaisir, qui se vautre dans la boue, et qui avilit les femmes... Il finit par conclure que l'homme de plaisir est un inconscient, privé de certains sens...

Par les airs, un soir, Mussolini parlait si bien que nous attendions un miracle.

En effet, il se tut.

Bien des gens sauraient être ascètes jusqu'à la ceinture — les uns au-dessus, les autres au-dessous.

Je croyais que Georges mourrait pour ses principes. Du tout : ce sont ses principes qui sont morts pour lui :

C'étaient des principes si généreux !

Jean Prévost



Le Couvent de Penteli.
Toile du peintre athénien Argyriou qui a obtenu un vif succès lors de son exposition à la Galerie Lehman.

LA FAMILLE SITWELL

Un fameux trio d'écrivains anglais.

par Norman Nicholson

La famille Sitwell est, à plusieurs points de vue, une famille distinguée; mais, dans les lettres anglaises, elle doit son renom aux deux frères Osbert et Sacheverell et à leur sœur Edith Sitwell. On a l'habitude de parler d'eux au pluriel, on dit : les Sitwell. Cette appellation est maintenant mal fondée, car chacun d'eux a évolué à sa manière et s'est fait une réputation bien personnelle d'écrivain. Néanmoins, ils ont grandi, travaillé, cherché leur voie ensemble, et ils se sont prodigué l'un à l'autre l'encouragement et l'admiration. De plus, ils ont vécu tous trois dans le même environnement, un environnement qui, aux yeux de la majorité des lecteurs, peut paraître étrange, sinon d'un passé lointain.



Edith, Sacheverell et Osbert.

Les Sitwell descendent d'une famille aristocratique qui, au début du douzième siècle, se fixa dans le comté de Derby, dans le nord de l'Angleterre. Plusieurs de leurs ancêtres, du côté maternel comme du côté paternel, furent apparemment des gens hors de l'ordinaire, des hommes et des femmes à l'air avantageux, tels que Sir Osbert les a décrits dans le premier volume, récemment publié, de son autobiographie : « Left Hand Right Hand », notamment : Sir Sitwell Sitwell, qui fit la chasse à un tigre qui s'était échappé d'une ménagerie à Sheffield; Lady Conyngham, favorite de Georges IV. Ça et là, dans l'arbre généalogique des Sitwell, on rencontre des noms fameux : Flora Macdonald, Robert Bruce, Macbeth et l'archevêque Tate.

La résidence de la famille Sitwell : Renishaw Hall, a été dépeinte par l'artiste John Piper dans des tableaux récents; c'est une des grandes maisons de

style gothique d'Angleterre. Dans une cave du domaine, un domestique noir à l'esprit quelque peu dérangé vécut pendant dix-huit mois, volant les moutons des fermiers des environs et menant ou peu s'en faut la vie d'un « sauvage ». Autour c'est le pays farouche de Derbyshire, où la fumée des cheminées de houillères flotte au-dessus des landes... le pays que D.H. Lawrence décrivit. Les Sitwell passèrent leur enfance en été à Renishaw, en hiver à Scarborough, la ville d'eaux sur la côte nord-est d'Angleterre, connue par ses rochers et son château, par son village tassé de pêcheurs, ses terrasses de style Régence, par le vent gris aussi qui souffle de la mer du Nord.

Les trois enfants apprirent donc l'extravagance du gothique et les raffinements du style baroque. Ils eurent de la sympathie à l'égard des bâtisseurs des « Folies » du dix-huitième siècle et des roués de la Régence. Ils furent attirés par ce qui était excentrique. Quand, vers 1920, ils commencèrent à publier leur revue : « Wheels » (« Roues »), ils ne se souciaient aucunement de ce qu'on pensait d'eux. Des paragraphes drôles apparurent dans le « Who's Who » (Le Bottin mondain) et ailleurs : le mieux connu est peut-être celui dans lequel Sir Osbert mentionna : « Eduqué pendant les vacances de l'école d'Eton ». Par contraste avec les bouleaux et les pleureuses de la poésie georgienne, ils introduisirent dans leurs premiers vers une abondance d'images exotiques et scintillantes.

Tel fut l'environnement des Sitwell, un environnement intéressant en soi, mais plus intéressant encore par la manière dont chacun d'eux en usa. M. Sacheverell est peut-être le plus « sitwellien » des trois, car il s'est servi des éléments communs à eux tous avec une idiosyncrasie moins prononcée que son frère et sa sœur. Lui, c'est le connaisseur, qu'il s'agisse d'art, de sentiment ou des manières de vivre. Il a étudié les sujets les plus divers et il en a écrit avec brio; citons, notamment, ses études sur : le baroque, l'art, le ballet, Scarlatti, Bach, Mozart, Liszt, Offenbach, Hogarth, Cruikshank, les tableaux de genre, les tableaux narratifs anglais, les poltergests et les religions primitives.

Mieux, M. Sacheverell est lui-même artiste; et, dans son esprit, tous les éléments de son savoir deviennent la matière brute de sa poésie.

Sir Osbert, lui, tout en s'intéressant aux mêmes sujets que son frère, compte moins sur son imagination. Il est le spectateur ironique capable d'apprécier

ce qu'il y a de meilleur et qui pourtant, peut consciemment prendre plaisir au médiocre. Ses romans satiriques sont remarquables non point tant par leur thème général (ce thème, dans « Miracle on Sinai » est assez frappant), que par la manière dont il considère, critique et apprécie en même temps les us et coutumes modernes. Il a toujours fait fi de la mode et il a toujours exprimé son horreur de la guerre, sa foi dans les droits de l'individu, à des moments où de telles doctrines n'étaient certes point populaires. Dans « Left Hand Right Hand », parlant de son enfance, il écrivit ceci :

« Mon cœur ne battait point à l'unisson du cœur du troupeau; je le compris alors pour la première fois, et j'appréhendai les routes pénibles où cela me mènerait. J'admirais les pâtres, même quand ils avaient de fausses idées; les chiens de berger me paraissaient les animaux les plus intelligents qui soient, mais le troupeau n'avait point de place en mon cœur, même si j'aimais chacune des bêtes qui le composaient. »

La situation unique que Sir Osbert occupe dans le monde littéraire et dans la haute société lui confère une importance de premier plan dans la lutte pour la liberté de l'artiste. Dans son livre : « A Letter to My Son », il a répondu de la manière la plus brillante et la plus féroce à ceux qui blâmèrent l'artiste de l'état du monde moderne.

Sir Osbert est peut-être le plus versatile des Sitwell. Il a écrit des poèmes, des satires, des romans, des nouvelles, des ouvrages de critique, des récits de voyages, des essais. Il s'est fait remarquer dans chaque genre, mais surtout comme auteur de nouvelles. A l'heure actuelle, il paraît avoir trouvé le genre le mieux approprié à son talent. « Left Hand Right Hand » tel est le titre du premier volume de son autobiographie — sortit au début de 1945. L'auteur y parle de ses ancêtres et de son enfance. Son style orné et raffiné s'accorde bien au sujet et à la manière de l'ouvrage, qui est d'un esprit à la fois détaché et nostalgique, courtois et (Sir Osbert comprendra, je crois, l'adjectif) sentimental. Ce sera là peut-être un des plus belles autobiographies de notre temps.

Quant à Miss Edith Sitwell, chez elle le style imagé et l'environnement commun ont subi un changement. Elle n'en a pas fait un monde fantastique personnel, comme le fit son frère Sacheverell; non elle les a plutôt absorbés et ils sont devenus une façon naturelle de penser et de s'exprimer dont elle s'est servie pour exprimer sa vision du monde.

Dans ses premiers poèmes : « Bucolic Comedies » et « Façade », elle a composé des ballets de mots et d'images, dans lesquels une « histoire » fantastique et absurde est présentée avec une habileté technique et musicale consommée, avec également tous les trucs de l'imagerie verbale :

Jane, Jane,
Tall as a crane,
The morning light creaks down again.
(« Aubade » extrait du volume
« Bucolic Comedies ».)

Mais, dans la guerre de 1939-1945, la poésie de Miss Sitwell a pris un ton plus profond et plus sombre. Les images ne sont plus exotiques, mais elles sont encore un peu fantastiques, ou bien stylisées comme un dessin de tapisserie. Et, après des méditations de longues années, ce style est devenu sa langue naturelle. Ses derniers poèmes expriment la douleur et la tragédie du monde, la beauté qui passe et disparaît...

Grey dust bent over the fire in the winter night,
Was this the crone that once Adonis loved,
Were those the veins that heard the siren's song?
So changed is she by Time's appalling night
That even her bone can no more stand upright
But leans as if it thirsted.

Les poèmes des deux derniers volumes : « Street Songs » et « Green Song » peuvent être classés, de même que ceux du recueil de T.S. Eliot : « Four Quartets », parmi les plus beaux qui aient été écrits en Angleterre pendant la guerre. On ne trouve chez aucun autre poète, pas même chez Eliot, d'Image plus terrifiante de la tragédie de notre temps que celle de l'orphelin de l'âge de l'acier et de la bombe atomique élevé par l'orang-outang, « notre grand précurseur », comme Miss Sitwell l'appelle dans un autre poème :

Do, do, do, do —
Thy mother's hied to the vaster race :
The Pterodactyl made its nest
And laid a steel egg in her breast —
Under the Judas-coloured sun. *

She'll work no more, nor dance, nor moan,
And I am come to take her place
Do, do.

Par suite du manque de place, nous ne pouvons parler dans cet article des volumes de poésie et des récits de voyages de Sacheverell Sitwell et d'Osbert Sitwell, ni des nombreux ouvrages en prose, notamment, de critique, d'Edith Sitwell. Les titres de ces livres rempliraient aisément toute une page, mais les nombreux admirateurs des Sitwell ne les auront pas oubliés.

* « Lo, this is she that was the world's desire »,
extrait de « Green Song ».

(Macmillan, Londres).

« Lullaby », extrait de « Street Songs ».

(Macmillan, Londres).

Norman Nicholson

LA VIE ARTISTIQUE :

LA VOGUE DE LA PEINTURE MURALE

Un article inédit de LÉON DEGAND

Que la peinture contemporaine soit bien malade — je suis, plus que jamais, fort éloigné de le croire. Elle témoigne, au contraire, d'une magnifique vitalité — qui ne paraît nullement sur le point de s'atténuer. Un art n'est réellement menacé que lorsque l'appétit d'invention des artistes est en train de se perdre. J'ose prétendre qu'un tel symptôme ne s'est pas encore présenté. D'ailleurs, les docteurs tant pis reprochent plutôt à la peinture contemporaine de procéder à des inventions trop nombreuses



Composition de G.K. Warsquier.

En dépit d'une situation aussi brillante, un certain malaise perce périodiquement. Ce malaise est surtout d'ordre moral. Je ne fais pas allusion, entendons-nous, aux ukases pris par les régimes totalitaires contre les formes actuelles de la plastique, mais à des débats plus sérieux aux cours desquels on a mis en question le sort de la peinture de chevalet et vanté les mérites supérieurs de la peinture murale.

En faveur de la prédominance nécessaire de cette dernière, deux arguments principaux valent d'être pris en considération : 1°) à l'origine, la peinture était murale, il convient donc qu'elle le redevienne ; ateliers ou des bureaux énormes ? N'y aura-t-il plus

à se substituer à un mode de vie fondé sur l'individualisme, la peinture murale doit remplacer la peinture de chevalet. Voyons cela d'un peu près.

A l'origine, nous dit-on, la peinture était murale. Mais qu'en sait-on ? Les plus anciennes peintures connues sont des peintures murales. Sans doute. Mais qu'est-ce qui permet d'identifier les plus anciennes peintures connues avec les premières peintures de l'humanité ? On nous dit aussi que les premiers hommes, lorsque leur vint l'envie de peindre, ne pouvaient découvrir de meilleur endroit à décorer que les parois des cavernes, que cela est vraisemblable, très vraisemblable et, par conséquent, certain. Or, ce n'est là qu'une hypothèse, qui n'a pas encore reçu le moindre début de vérification.

Mais cela serait-il démontré, serait-ce une raison pour que nous devions nous consacrer exclusivement à la peinture murale ? En admettant qu'il existe une vérité absolue en art, de quoi je doute, pourquoi déciderions-nous que les hommes primitifs la possédaient plus que nous ? Parce qu'ils étaient plus près des origines du monde ? Mais pourquoi l'homme des origines serait-il plus près que nous de la vérité ? Parce qu'il était plus intelligent ? Ou plus intuitif ? Ou plus près de la nature ? — Toutes ces questions restent sans réponse, et pour cause.

Enfin, pourquoi le premier usage d'une chose doit-il être déterminant et faire conclure à l'inanité ou à la malignité des usages ultérieurs ? Si la vapeur d'eau a servi tout d'abord à des fins de chauffage, faut-il en déduire qu'il est contre nature d'en user à présent pour la marche des locomotives ?

Passons au deuxième argument.

Il m'inporte peu, en l'occurrence — d'établir si réellement, dans nos sociétés, un collectivisme va prendre le pas sur un individualisme. Admettons, cependant, que cela soit vrai. Dans une société collectiviste, nous dit-on, la vie en commun sera beaucoup plus développée qu'aujourd'hui. De ce fait, les lieux de réunions populaires seront beaucoup plus nombreux et la vie individuelle, dans l'ordre de l'architecture et de la construction, perdra de son importance.

En est-on bien sûr ? Un collectivisme amènerait-il un nombre croissant de salles de spectacle (sport ou théâtre) et de maisons du peuple ? La radio et la presse vont-elles perdre leur faculté d'aller trouver les gens à domicile ? Faudra-t-il nécessairement coucher dans d'immenses dortoirs et travailler dans des ateliers ou des bureaux énormes ? N'y aura-t-il plus

nécessité, purement matérielle et pratique, de s'isoler pour dormir tranquille et concentrer sa réflexion ? N'y aura-t-il plus de petits locaux pour des réunions



Composition de G.K. Jaulmes.

restreintes de deux ou trois personnes ayant à débattre des affaires importantes à l'écart du bruit et des foules ? Les écrivains, par exemple, devront-ils écrire au milieu de la place publique ? Sera-ce un péché que de s'adonner au plaisir solitaire de la lecture ou de la délectation plastique ?

Une société collectiviste n'est pas nécessairement une termitière et le triomphe de l'esprit de troupeau. Si elle condamne l'individualisme, elle ne doit pas, pour autant, repousser toute espère de vie individuelle, ne confondons pas l'excès avec un usage licite et dépourvu d'inconvénients pour le voisin.

Il n'y aurait donc aucune raison, au sein d'une société collectiviste, de se consacrer aux grandes compositions décoratives plutôt qu'à un art d'intimité, à la peinture murale plutôt qu'à celle de chevalet. Il subsistera des locaux, et en grande quantité, où l'une sera mieux à sa place que l'autre.

Mais, il aurait convenu de répondre d'abord à

une question préalable : en admettant même qu'une société collectiviste abolisse toute vie individuelle et ne conserve que des locaux de grandes dimensions, pourquoi faut-il absolument que les murs de ces derniers soient recouverts de peinture ? Je me le demande. Les murs des édifices du Moyen-Age disparaissaient sous la peinture. C'était la mode. Les façades des temples grecs aussi, paraît-il. C'était la mode. Et s'il plaisait à nos arrière-neveux — et à nous-même de préférer à ces ornements le bel appareil d'un mur nu ?

Une peinture est valable, non pas selon qu'elle est murale ou de chevalet, mais selon qu'elle est bonne ou mauvaise. Grâce à une heureuse initiative, une exposition de peinture a été organisée dans la chapelle du Palais des Papes, en Avignon. Des œuvres de Kandinsky et de Fernand Léger, conçues dans un esprit « mural » y rayonnent d'un éclat magnifique. Elles n'en dament pas, pour autant, le pion aux œuvres de Dufy ou de Paul Klée, qui sont de vraies peintures de chevalet. Les premières, ici, sont mieux à leur place que les secondes. Du point de vue de la peinture, elles ne leur sont pas supérieures.

La qualité seule importe. Il ne s'agit donc pas de repousser la peinture de chevalet au nom de la peinture murale, ni de l'inverse, mais de chercher sans cesse, et dans toutes les directions, comment pourra s'exprimer le génie inventif des êtres humains

Léon Degand

Hommage au Professeur André Lalande

Nous avons gardé, à la « Semaine Egyptienne », le souvenir le plus profond du professeur André Lalande. Ce grand philosophe n'a pas été ébloui par sa renommée. Il est resté discret, courtois et simple de manières; ajoutons que nous l'avons toujours vu dévoué et serviable, qualités qui ne sont pas tellement communes chez ceux-là mêmes qui se croient de grands esprits et demeurent fort en dessous de lui.

Aussi, avons-nous lu avec plaisir l'article que le professeur Jean Grenier lui a consacré dans la « Bourse Egyptienne » du 17 juin dernier.

Le professeur Lalande est un rationaliste; il croit à la raison comme facteur essentiel du progrès humain, ou moral. C'est la raison qui subordonne l'intérêt particulier à l'intérêt général, c'est elle qui soumet le bonheur de l'individu au bonheur universel.

N'est-ce pas ce que les encyclopédistes français avaient déjà voulu démontrer ?

Orion

Un conte de John Papasian.

CONFIDENCES

C'était une fraîche matinée aux tons d'aquarelle.

Le ciel se maintenait encore pur en cette mi-novembre. Le soleil dégageait d'insinuantes tentacules et, dans l'air, se liquéfiaient de vibrantes molécules d'énergie. Les matinées d'été alexandrines incitant aux somnolences, devenaient stimulantes comme un coup de fouet, accélérant l'élan vital pour l'existence.

A peine éveillée, Annie se plongeait dans sa baignoire. Elle chantonait en se savonnant le dos et se demandait s'il était possible que l'on puisse avoir des moments de dépression où tout paraît inutile et s'assombrit en mauve. Encore que ce fût cette impression précise qu'elle ressentit cinq ans auparavant quand son regard croisa celui de Tony. Comme, alors elle avait envié ceux qui avaient l'avantage de le connaître, de partager ses parties de raquettes qu'elle suivait pour admirer la souplesse des mouvements élégants de son corps gainé d'un short étroit.

Elle souriait en épongeant, la mousse de savon qui menaçait ses yeux. Voilà, au moins, une illusion de sauvée, parce qu'elle ne l'avait pas matérialisée.

En virant son auto, ses pensées se heurtaient telles des crosses et elle conduisit comme si elle était poursuivie par un essaim d'abeilles. Arrivée chez Nora, elle claxonna vivement. Nora parut à la fenêtre, la tête prise dans un fichu imprimé noué sous le menton à la paysanne, lui fit signe d'attendre et parut au seuil de sa porte.

« Quelle journée ! »

Elle avait un visage arrondi, porté à l'embonpoint. Ses cheveux blonds bouclés en copeaux la désolaient et ses sourcils arqués, posant perpétuellement des questions, lui donnaient un faux-air d'ingénue. Mais c'était le ton caverneux de sa voix de diseuse qui la désespérait.

Annie ouvrit la portière dans laquelle Nora s'engouffra. Le soleil commençait à faire ressentir son omnipotence malgré la brise marine qui, de la côte qu'elles longeaient, glissait, fraîche, sur leurs joues.

Pourquoi le souvenir de Tony me revient-il ce matin ? se demandait Annie. Il avait filé dans son existence comme une fusée lançant, un instant, son éclat. Depuis des années il avait cessé d'exister pour elle quoiqu'elle n'ait pu tout à fait l'oublier. Elle se remémorait les yeux luisants des hommes admirant son corps sain et viril, bronze rutilant au soleil, étreignant un ballon de couleur, évitant ses adversaires ou escaladant les rochers situés à droite de la baie, tendant les bras et plongeant droit comme un sabre. Elle se demandait pourquoi, ce matin, elle s'était pénétrée de sa physionomie.

« J'ai emporté un livre » dit Nora, interrompant les divagations d'Annie, « quoique je ne puisse me concentrer à la plage ».

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Les Lettres de Lawrence ».

« Dans le genre savoureux de Lady Chatterley ? »

« Pas du tout hélas. »

« Il faut souhaiter que les gens-de-lettres ne s'imaginent pas de leur devoir de léguer à la postérité d'interminables correspondances qu'ils s'imaginent destinées à de posthumes publications », dit Annie évitant de justesse un vendeur ambulancier traînant le pas sur la chaussée.

Des deux côtés de la rue de lourds tournesols émergeaient par-dessus la clôture des jardins. Leurs feuilles vertes, aux tons martin-pêcheur, contrastaient avec le jaune des fleurs, les avivant comme de petits soleils. Plus loin, une rangée de poinsettias tendaient des mains ensanglantées vers l'horizon bleu évanescant.

Elles avaient atteint la baie dite de Stanley, ceinturée de trois rangées de cabines de bains et en descendant l'escalier de ciment qui coupait leur monotone uniformité, la mer apparut, hésitante, transparente.

Sur la plage un groupe d'hommes en maillot jouait au ballon.

« Il me semble voler ! chantonait Annie en descendant. »

« On vole quand on aime », dit Nora « et ce phénomène m'éblouit ».

« Serais-je donc plus ou moins amoureuse ? » confessa Annie par complaisance.

« Qui est-ce, cette fois-ci ? »

« C'est un grand blond », soupira-t-elle. « Tu sais, le type standard. On ne pourrait mieux faire dans le genre agréable. Ses yeux me donnent des démangeaisons dans le dos. C'est si beau et pas du tout petite écolière je te prie »

Nora partit d'un rire malin.

« Ça », dit Annie en se cambrant pour éviter un ballon maladroitement lancé dans sa direction, « c'est regrettable. Tu devrais plus souvent tomber amoureuse ».

« Je ne le fus qu'une seule fois », dit Nora feignant le ravissement, « mais passionnément, à la folie, irrémédiablement, à jamais ».

Sous les yeux des jeunes filles la transparence des bleus méditerranéens fuyait, de plus en plus sombre jusqu'à barrer le ciel clair. Le ballon continuait à suffire à l'animation de ce groupe d'hommes retentissant de cris et de ris. Soudainement, leur lune

de caoutchouc vint échoir à la portée de la main d'Annie et, se détachant de sa bande, un joueur aux formes rondettes, essoufflé, vint la ramasser en se dandinant dans une démarche affectée. Annie crut reconnaître le Tony que, petite fille, elle idolâtra. Ce fut un choc. Elle sourit, amusée. Puis, se retournant vers Nora : « Tu connais cet homme en maillot blanc ? »

« Jamais vu avant », répondit-elle sans intérêt.

« Il y a cinq ans, ce fût ma folle passion. »

« Celui-ci ? »

« Je venais à la plage uniquement pour admirer ses évolutions athlétiques. Ah ! jeunesse à l'enthousiasme sans bornes, au don total. C'est étrange que, ce matin même, j'ai pensé à lui, comme ça, inopinément ! »

Nora ne voulut pas manquer de détailler par un second regard la tournure du héros, mais les boursofflures de ses muscles n'étaient guère attirantes, pas plus que son sourire figé et elle détourna la tête avec dédain comme un enfant boudant une poupée en disgrâce.

« Je te confierai quelque chose que personne ne sait encore », chuchota-t-elle discrètement.

« J'adore les mystères. Tu n'as coupé personne en petits morceaux, je l'espère ? »

« Il y a quelques années », poursuivit Nora, « je tombai amoureuse ». Et, sollicitant le regard d'Annie, dès qu'elle reçut ce soutien, les mots s'évadèrent de leur prison. « Un moment magnifique, éphémère... Si jamais tu viens à aimer, Annie, ne réprime jamais tes sentiments. Va vers ton amour, simplement, et dis-lui : Prends moi ! »

« C'est ce qu'il faut faire », opinait Annie en rangeant de sa main une mèche de cheveux dégagée par le vent.

« Car il n'y a pas de lendemains. Ah ! si j'avais su, si on me l'avait appris. »

« Qui était-ce ? » s'enquit Annie intriguée

« Je ne l'ai jamais su », dit-elle, la voix prise par des regrets, « il était toujours entouré par ses amis ».

« Il marqua à ce point ton existence ? »

« Puisque j'y pense encore. »

« C'eut été différent si vous vous étiez connus ? »

« Au moins », dit-elle, les yeux noyés à l'horizon. « il y aurait eu une conclusion, une fin quelconque ».

Aux rougeoiments du soleil couchant, les joueurs de ballon aux corps luisants de sueur s'adonnèrent à un dernier plongeon. Dans le sourire stéréotypé de Tony, Annie chercha à retracer les charmes d'antan qui la fascinèrent.

Force sans grâce aux attitudes étudiées, aux gestes affectés, de la contrefaçon.

« Comment était-il ? » demanda-t-elle à Nora.

« Je ne saurais le décrire à présent. Autrefois, il avait le plus beau des profils et cette abondante chevelure lustrée qui vous donne l'envie irrésistible d'y plonger les doigts. Il nageait comme un poisson et son sourire fascinait. Adulé comme il l'était, il était miraculeusement demeuré timide et pur. Un garçon vivant pour le soleil, saturé de forces atomiques, éternel. » Un moment de pause, puis sa respiration s'accéléra avec le retour de ses souvenirs et, baissant ses cils aux extrémités blondies par les feux du soleil « ... on l'appelait Tony ».

Annie scruta Nora pour s'assurer de son sérieux puis, prenant en pitié l'être déformé que, là-bas, elle voyait sortir de l'eau, elle fut secouée d'un incontrôlable fou-rire.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Nora perplexe.

« Je n'oserai jamais te le dire », sanglota-t-elle.

John Papasian

(Traduit de l'anglais par Charles Zahar)

Nostalgie

*Ce soir ne me cherche pas...
J'irai jusqu'à cette plage lointaine
où je crois pouvoir découvrir ton visage
tout au fond de l'horizon brumeux !*

*Je mettrai toute mon attention à saisir
ces mots intraduisibles que le flot porte sur son
écume
(Oh je te les traduirai comme il me plaira...)*

*Ensuite je tomberai la face contre terre
pour sentir battre, dans le sable, les veines de la Vie.*

*Et à l'heure où le Soleil, laisse sa place encore toute
chaude aux étoiles,*

*Je reviendrais — comme chaque fois —
te voir poursuivre ton titanesque travail de la
journée,
remplir, vainement hélas, le tonneau des Danaïdes !*

Georges Koundouros

(traduction libre El. Trouvère)

La Vie et l'Oeuvre de Tristan Corbière

Un article inédit de A. ROLLAND de RENEVILLE

Dans l'océan de la littérature, l'œuvre de Tristan Corbière fait songer à tel rocher qui, dans la mer, dresse une colonne étrange et à demi brisée, et dont on ne saurait dire si elle représente le vestige d'un continent aboli, ou l'amorce d'une terre nouvelle. Ce poète, qui devait mourir à 30 ans sans avoir eu l'occasion de se mêler aux groupes littéraires de son temps, a laissé une œuvre courte, mais sublime, qui présage par sa forme et sa teneur, les conquêtes de la poésie moderne depuis Baudelaire jusqu'aux poètes contemporains.

Cette œuvre qui tient toute en un volume intitulé « Les Amours Jaunes », (1) conserve la forme prosodique héritée du passé, mais présente à l'intérieur même du vers traditionnel un rythme nouveau qui en interrompt la monotonie, et laisse présager le vers libre. Les images, composées de rapprochements singuliers qu'on y rencontre, restent au point de départ des découvertes qui allaient faire au même moment la grandeur des poèmes de Rimbaud, et sur lesquelles les poètes nouveaux travaillent de nos jours.

Avant que d'aborder cette œuvre puissamment originale, épuisons les rares renseignements que l'histoire littéraire nous a laissés sur son auteur :

Tristan Corbière, véritablement prénommé Edouard Joachim sur les registres de l'état-civil, naquit le 18 Juillet 1845 dans la banlieue de Morlaix, à Coatcongar. Lorsqu'il vint au monde, sa mère était âgée de 19 ans et son père de 51. L'on a voulu voir dans cette ascendance inharmonieuse les causes physiologiques des maux qui accablèrent le poète dès l'âge de seize ans. Des crises de rhumatismes articulaires firent progressivement de lui un être presque infirme, et devaient abrégier sa vie malgré les soins que sa mère lui prodigua. Cette ingrate destinée retentit, nous le verrons, dans la plupart des poèmes des « Amours Jaunes » et jusque dans le titre amer et douloureux de l'ouvrage.

Le médecin qui soignait Tristan Corbière pensa que le climat du Midi pourrait contribuer à améliorer son état. C'est pourquoi nous le retrouvons à Cannes où il séjourna jusqu'en 1868. Il eut l'occasion d'y connaître quelques artistes qui fréquentaient la même pension que lui. L'un d'eux l'engagea à visiter l'Italie, et Tristan Corbière parcourut successivement Gênes, Rome, Capri, Naples et Palerme. Mais le ciel radieux de l'Italie ne parvenait point à dissiper dans le cœur et l'esprit du poète les brumes de son pays natal. Il semble que son invincible mélancolie se soit exaspérée à la vision des rivages enchanteurs du pays latin, comme si cette terre trop souriante eut en elle-même porté un défi à son drame intérieur. De

sorte que Tristan Corbière reste un des rares artistes sur lesquels les prestiges et les merveilles de l'Italie n'ont point eu de prise.

Le goût romantique de Tristan Corbière pour la farce lugubre le poussa à se déguiser en mendiant italien et à parcourir Naples en jouant de la vielle pour attendrir les passants. Le poète eut quelque peine à échapper aux rigueurs des autorités italiennes qui n'avaient aucun moyen de discerner sous des allures à ce point suspectes la simple fantaisie d'un bohème impénitent. Charles Le Goffic son biographe, a vu avec raison dans cette anecdote « le goût maladif de la charge qui n'était peut-être chez Corbière qu'une forme de détresse intime devant la magnificence de l'univers ».

Sans doute cette tendance funeste à voir à tous moments l'envers de la vie, l'ombre des choses, s'explique-t-elle par l'horreur de sa propre apparence, qui ne le quitta jamais. Cette horreur puisée dans la disgrâce physique héritée de la maladie s'exacerba chez Corbière au point de lui faire croire à sa propre laideur. Obsession qui ne répondait pas à la réalité, si l'on se rapporte au portrait que Verlaine a reproduit de lui dans ses « Poètes Maudits » et qui nous révèle un visage fin et délicat, qu'encadrent des cheveux noirs ondes, tandis que le regard absent et rêveur, comme posé sur le jeu des vagues, dément par sa douceur le pli ironique de la bouche.

A Paris, Tristan Corbière dédaigna de se mêler au milieu littéraire. Son séjour y fut bref. Il publia en 1873 chez les frères Glady son recueil de vers « Les Amours Jaunes » qui se perdit dans le flot quotidien des plaquettes et livres de vers sans qu'un seul critique ait eu le mérite de le distinguer, et de le signaler à l'attention du public. Si l'on en croit Paterne Berriçon, le poète Parisel découvrit « Les Amours Jaunes » sur les quais, en 1875, et communiqua l'ouvrage à Jean Richepin, Raul Ponchon et Maurice Bouchor. Cependant, si l'anecdote est vraie, ces écrivains conservèrent pour eux la révélation de ce nouvel astre au ciel de la poésie. Dix ans après la publication des « Amours Jaunes », c'est-à-dire en 1883, Pol Kalig, pseudonyme du Dr. Chenantais, cousin et ami de Corbière, fit lire les « Amours Jaunes » aux deux directeurs de la revue Lutèce, Léo Trézenic et Charles Morice, qui comptaient Paul Verlaine parmi leurs collaborateurs. Ceux-ci transmirent à Verlaine le livre de Corbière. Verlaine fut transporté d'enthousiasme, et écrivit sur le poète breton l'étude qui ouvre la série l'essais critiques intitulés « Les Poètes Maudits », et qui comportent encore des textes sur Rimbaud, Mallarmé, Marceline Desbordes-Valmore et Villiers de

l'Isle Adam. Cette étude assura tout d'abord la réputation de Corbière auprès des écrivains, et contribua à la réédition de son ouvrage qui eut lieu en 1891, et permit au public d'accéder à cette œuvre étrange. Hélas ! Tristan Corbière était mort depuis six ans déjà lorsque justice commençait à être rendue à son génie.

« Les Amours Jaunes » contiennent trois catégories de poèmes : la première comprend des pièces d'allure sarcastique, au cours desquelles l'auteur tourne en dérision son propre personnage, son talent, son amour, et la vie tout entière. Le ton de Corbière passe du sublime à la trivialité, de l'invocation mystique à la plaisanterie morne, au cours du même poème. Certaines de ses phrases restent suspendues sur une interjection inattendue et qui en nie ironiquement l'envolée. Il n'est pas douteux que le poète ne soit resté pour lui-même un observateur impitoyable, toujours prêt à réfréner ses propres élans, à se blesser lui-même d'un mot cruel et décisif. Il en arrive au cours d'un de ses poèmes à se comparer au plus laid des animaux, le crapaud.

La seconde série de pièces qui composent les « Amours Jaunes » fut dédiée par Tristan Corbière à la Bretagne, son pays natal. Sans doute contient-elle les plus beaux poèmes, car Tristan Corbière fut avant tout un Breton, comme l'a dit justement Verlaine :

« Breton sans guère de pratique, mais croyant en diable, marin ni militaire, ni surtout marchand, mais amoureux furieux de la mer, qu'il ne montrait que dans la tempête... Son vers vit, rit, pleure très peu, se moque bien, et blague encore mieux. Amer d'ailleurs et salé comme son cher Océan, nullement berceur ainsi qu'il arrive parfois à ce turbulent ami, mais roulant comme lui des rayons de soleil, de lune et d'étoiles dans la phosphorescence d'une houle et de vagues enragées ».

Les « Amours Jaunes » se terminent sur une troisième suite de chants qui ont pour thème : La Mort. La plupart d'entre eux font partie d'une suite intitulée « Rondels pour après ». Petits poèmes écrits sur un rythme de chanson et dont l'apparence légère contraste volontairement avec la gravité du sujet.

Tristan Corbière mourut à trente ans, le 1er Mars 1875, à Morlaix. Selon le mot de son compatriote Charles Le Goffic, la postérité conservera le souvenir de ce grand « poète d'ouragan, dévoyé sous le ciel parisien, qui tourna un moment sur nos têtes, poussa un cri bref et disparut dans ses brumes ».

A. Rolland de Reneville

(1) La dernière édition courante de l'ouvrage a été composée par les soins d'Albert Messein, éditeur à Paris.

Le rapt des enfants Grecs



Enfants grecs sauvés du rapt des Slavo-communistes manifestent leur attachement à la mère patrie.

Marie Bonaparte: "Mythes de Guerre,"^(*)

Marie Bonaparte, qui fut l'introductrice en France du grand psychiatre viennois Sigm. Freud et qui comptait déjà, de 1920 à 1939, à son actif de nombreux ouvrages personnels, a trouvé dans les quatre « Années terribles » dont le monde n'est pas encore revenu ample matière à considérations psychologiques. Dans ce nouveau livre, fruit de patientes recherches et de curieux rapprochements, l'auteur étudie, avec leurs multiples variantes, la plupart des Mythes qui ont circulé pendant la guerre, non seulement chez les belligérants, mais encore chez certains neutres et qui étaient toujours rapportés comme des histoires vraies. Tels : le Mythe du cadavre dans l'auto, celui de l'argent deviné, tous deux en connexion avec la mort présumée et désirée de Hitler; du vin de l'Intendance; le Mythe de l'adversaire impuissant ou amical; du combat chez vaincus et vainqueurs; du Mythe autour d'Albion menacée; celui du Juif-Satan et, enfin, celui de la Liberté qui, lui, appartient à la Mythologie Universelle.

Ce simple énoncé suffit à montrer l'intérêt que présente l'ouvrage ainsi que le nombre et la variété des problèmes qu'il soulève. N'étant pas psychologue et, encore moins, psychanalyste, nous nous abstenons, autant que faire se peut dans un compte-rendu, de tout commentaire sur les conclusions auxquelles aboutit l'auteur bien que, sur certaines d'entre elles, le profane signataire de ces lignes soit pleinement d'accord avec lui. Et, nous confinant au domaine anecdotique, nous nous bornerons à relever quelques-uns des Mythes qui intéressent plus particulièrement la Grèce et le Journalisme.

Le premier est celui des soldats allemands du front de l'Olympe déguisés en soldats grecs qui, passant sans avoir l'air de rien près des Néo-Zélandais lesquels, en avril 1941, tenaient ce front, se seraient, tout-à-coup, retournés et les auraient mitraillés. Mais lorsque l'auteur voulut avoir confirmation de la chose auprès des quelques Allemands faits prisonniers par les Néo-Zélandais, surgit une nouvelle version, à savoir que ces derniers, outrés de tant de perfidie, auraient, jusqu'au dernier, massacré les dits prisonniers, d'où impossibilité matérielle de vérifier l'imposture. Mais les légendes vont vite car lors de l'attaque des parachutistes allemands contre la Crète, le mois suivant, un officier grec affirma au fils de l'auteur avoir vu deux de ces Allemands déguisés et les avoir interrogés... Or le général Freyberg, commandant les troupes néo-zélandaises, rencontré plus tard à Alexandrie, déclara qu'aucun Allemand de ceux qui avaient attaqué la Crète, ne portait d'uniforme néo-zélandais...

Est-ce à dire que les informateurs en avaient

menti ? Non pas, mais ils croyaient avoir vu !

Voici un autre mythe, de nature essentiellement journalistique celui-ci. Il concerne les communiqués des deux principaux adversaires, presque toujours contradictoires.

Ainsi, le samedi 7 septembre 1943, au plus fort de l'attaque aérienne allemande contre l'Angleterre, Berlin annonçait : Avions anglais abattus 94. Avions allemands perdus 26. Tandis que de son côté, Londres donnait ce jour-là, les chiffres suivants : Avions allemands abattus 99. Avions anglais perdus 22 !

Mais ce n'est pas tout car le 11, le ministère de l'Air britannique, rectifiant le bilan de la journée du 7, portait à 103 le nombre des appareils allemands abattus !!

L'auteur ne prend pas parti et se borne à dire que Berlin, comme Londres, a pu se tromper... Mais nous, par expérience personnelle, avons tout lieu de croire à la véracité approximative de la rectification anglaise car, au cours de l'autre grande guerre et exactement le 2 juin 1916, alors que nous dirigeons un quotidien du soir, nous fûmes téléphoniquement prié par la Légation Britannique de surseoir à la mise en page du journal jusqu'à l'arrivée d'une communication urgente de sa part. Il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de la Bataille de Skager-Rack (ou du Jutland) livrée l'avant-veille (31 mai) et des chiffres respectifs des pertes publiés par les journaux du matin, de source anglaise. Or, le communiqué que nous reçûmes un quart d'heure après le coup de téléphone, rectifiait les pertes respectives au détriment de la... Grande Bretagne ! Après cela il ne reste plus qu'à tirer l'échelle et à croire, dur comme fer, tout ce que les Anglais diront « for ever and ever ».

La partie la plus captivante de l'ouvrage de Marie Bonaparte est celle consacrée au Mythe du Juif-Satan que l'auteur logiquement et ne serait-ce que par respect ou considération pour Bergson, Einstein, Freud Maurois ou Proust, ne saurait admettre, mais qui relève du Bouc émissaire et remonte à l'Antiquité. Puisque, dans l'Hellade civilisée, par exemple, toutes les fois que Phocée-Marseille était ravagée par la peste, un homme des classes pauvres venait — paraît-il — s'offrir comme victime expiatoire.

Marie Bonaparte voit dans l'antisémitisme d'hier et d'aujourd'hui les vestiges du préjugé chrétien et en donne pour preuve que même à Salonique, « malgré la tolérance séculaire des Grecs pour les persécutés de Ferdinand et d'Isabelle », certains Hellènes ne désapprouvaient pas les nouvelles persécutions aux-

* IMAGO PUBLISHING Co. Ltd. LONDON 1947, un vol. de 180 pages.

quelles les Séphadrins étaient en butte de la part des adeptes du Racisme, tant il est vrai — ajoute-t-elle — qu'un antisémite sommeille au cœur de tout chrétien ». Si l'auteur avait vécu en Grèce pendant l'occupation allemande il aurait pu constater de visu qu'Orthodoxes et Catholiques grecs usèrent, non pas de tolérance mais de véritable charité chrétienne, envers leurs concitoyens israélites, ce que les Juifs de tous pays se sont plu alors à proclamer, mais qu'aujourd'hui ils feignent d'oublier, d'où la méfiance justifiée à leur endroit de quelques rares Hellènes plus avertis ou plus perspicaces que les autres...

Au Mythe du Juif artisan de tous les maux de l'Humanité et, spécialement, des trois guerres, dites juives, de 1870, 1914 et 1939, se rattache le nombre cabalistique de 1314.1793.48.70.70. gravé sur le socle du tombeau de Molay, devant la reconstitution duquel les Francs-Maçons du Rite écossais — ces alliés du Judaïsme — prêtent serment d'allégeance. D'apparence énigmatique, ces chiffres ne seraient, d'après certains antisémites soi-disant clairvoyants, qu'un rappel de dates historiques révolutionnaires.

Mythe numérique, celui-là qui nous remet en mémoire un autre du même acabit lequel a circulé pendant la dernière guerre. D'après celui-ci, le nombre 129 devait, selon certains oracles, jouer un rôle dans les destinées de l'Allemagne et ce qu'il y a d'étrange c'est qu'il en fut ainsi puisque le Reich succomba en 1944, c'est-à-dire cent-vingt-neuf ans exactement après la défaite française à Waterloo.

On pourrait croire qu'au contact, pour ainsi dire, des nombreux et divers mythes que cet ouvrage nous

révèle, l'auteur demeurerait sceptique et se tiendrait, comme Romain Rolland lors de la précédente grande guerre, « au-dessus de la mêlée ». Heureusement, il n'en est rien. Les preuves, malgré une objectivité voulue, de ses sympathies pour les adversaires de l'axe abondent. Ce que Marie Bonaparte dit (p. 165) de la Grèce « héroïque » suffirait à nous en convaincre si elle n'avouait être elle-même, comme tout intellectuel digne de ce nom, un « élément de dissolution », partant une Libérale.

Cependant — ajoute-t-elle — diverse fut et est encore la conception de la Liberté même dans les pays qui ont combattu contre l'Ordre Nouveau au nom de cette Liberté polymorphe. En réalité, dit-elle, ce n'est pas pour la Liberté ni pour tout autre idée abstraite que les peuples se battent mais pour leur existence. Peut-être cela est-il vrai et le « Struggle for life » est-il le véritable mobile des conflagrations modernes. Avec la différence toutefois (que l'auteur nous pardonne cette intrusion dans le domaine psychologique) que, pour la masse, ce mobile est « inconscient » car si les peuples avaient conscience de ce qu'en réalité représente la guerre pour les vainqueurs comme pour les vaincus, à savoir que non seulement elle « ne paye pas » suivant la formule de Normann Angell, mais qu'elle provoque la ruine des uns et des autres, ils résoudraient pacifiquement tous leurs différends.

Hélas ! Pour notre modeste part, nous craignons fort que la Paix Universelle ne soit un Mythe à ajouter à ceux, hérités des temps barbares et exposés par Marie Bonaparte.

S. P.

La Vallée des Rois

*L'Égypte orientale est, de mes anciens rêves,
Le premier souffle ardent du cœur adolescent
Téméraire et secret, timide, extravagant,
Créateur de l'Espoir que le Présent achève.*

*J'ai vu les ciels vantés de Grèce et d'Italie
Qui parfument les fruits, exaspèrent les fleurs
Riches d'avoir paré de sublimes grandeurs,
Emouvants de chaleur et de mélancolie.*

*J'ai pleuré, enivré de la beauté des choses,
Moi poète inconnu, ignorant, mais poussé
Mystérieusement vers l'Auguste Passé
Qui vous tend le secret de ses métamorphoses.*

*De toute la beauté répandue en ce monde,
Je te préfère encore, ô Vallée des grands Rois
Berçant mon rythme obscur et l'envol de ma foi
D'une vaste chanson unanime et profonde.*

*De ses Temples éteints et du soleil artiste
Rayonne un sourd appel en ce vide puissant;
Et l'œil émerveillé de l'attentif passant
Du grand désert lointain voit scintiller la piste.*

*Ce souffle de clarté me prend dans son haleine
Comme un vol aérien de palmes dans l'azur;
Et si mon bel Amour module son chant pur,
C'est grâce à l'ambiance et mystique et païenne.*

Delphine

Le dernier écho d'un Centenaire

Edmond About à l'Ecole Française d'Athènes

Un article de ROBERT LAULAN

Le centenaire de la fondation de l'Ecole française d'Athènes aura été célébré avec un an de retard, et en deux temps : le premier dans la capitale grecque, au début de septembre, le second à Paris, dans la deuxième moitié d'octobre.

Transportée en avion, la délégation française, comptant de nombreux anciens « Athéniens », a été l'objet à Athènes d'attentions très vivement ressenties, de la part des souverains et des autorités grecques, et elle a constaté avec une satisfaction empreinte de fierté que les délégations étrangères étaient venues très nombreuses pour rendre hommage à cette féconde initiative française. Des visites ont été organisées notamment sur l'un des chantiers qui ont fait la gloire de la célèbre institution, celui de Délos, fief de l'Ecole, et l'on a évoqué les grands noms de la maison : Emile Burnouf, Beulé, Fustel de Coulanges, Emile Gebhart, Petit de Julleville, Albert Dumont, Vidal de la Blache, Théophile Homolle, Salomon Reinach, Charles Diehl, Victor Bérard et bien d'autres encore.

Il y en a un qu'on ne s'attendait guère à entendre citer là-bas, c'est celui d'Edmond About, enfant terrible de l'Ecole, qui a conquis la renommée en dehors des voies austères de l'épigraphie, de la linguistique, de l'archéologie, et aux dépens de ses hôtes qu'il a dépeints d'une touche mordante, preste et spirituelle, dans « La Grèce contemporaine » et « Le Roi des montagnes ». Cependant un membre d'une délégation étrangère, ami de l'humour, a cru devoir évoquer ces souvenirs piquants, qui relèvent de l'histoire littéraire, et dont personne ne songerait plus, en Grèce, à prendre ombrage maintenant.

About fut une exception, un cas unique. Si l'on veut savoir dans quel esprit véritable les premiers membres de l'Ecole arrivaient en Grèce, il faut lire les lettres de Gandar qui traduisent fidèlement le sentiment commun.

« Voilà la Grèce, ma patrie d'un moment, que mon cœur salue avec une émotion profonde et que mes yeux entrevoient à travers des larmes... La terre apparaît : c'est Navarin c'est le golfe de Messénie, c'est le cap Ténare, le cap des Tempêtes, le Taygète couronné de neige, le golfe de Laconie, puis Cythère. Ce n'est plus l'Italie, les lignes sont plus nettes, plus pures, le ciel, malgré les vapeurs de l'horizon est plus harmonieux et plus fin; la nuit plus calme et plus recueillie; les noms d'Homère et de Platon se présentent à la pensée qui ne les cherchait pas; on rêve à Sophocle et à Phidias... »

Edmond About, lui, brillant élève de l'Ecole Normale, ne visait en postulant son envoi à Athènes, qu'à se procurer trois années de loisirs intelligents, en évitant l'exil en province dans un lycée où il aurait enseigné la rhétorique. Il ne se sentait pas fait pour le professorat qui exige de la modestie, de la régularité, de l'abnégation. Aimant la vie mondaine et la conversation, nullement antiquaire, pas davantage historien, tenté par l'actualité plus que par le passé; sceptique et gouailleur; il était plus enclin comme on l'a justement remarqué, à rechercher des sujets de parodie que d'admiration. Il était de la génération d'Halévy et d'Offenbach. Aussi ses lettres écrites à son ami Tissot, qui devait se faire une réputation d'archéologue en Tunisie, sont-elles le contrepied de celles de Gandar.

« Il fait horriblement chaud; il fait piteusement triste, il fait plus embêtant que jamais. J'ai une indigestion de ciel bleu, de montagnes bleues, de poussière bleue et de tout ce qui constitue un pays chéri des dieux. On attrape des coups de soleil en plein minuit; impossible de quitter la chambre; impossible d'y rester; j'ai beaucoup travaillé cette semaine à digérer et à respirer. Les plus simples fonctions de la nature sont plus difficiles à remplir que celles d'ambassadeur. Aussi, croyez bien que la France ne fait pas ses affaires en payant mes sueurs dix francs par jour. »

Mais About s'appliquait à donner le change à son directeur, comme il l'avait fait en subissant l'examen d'admission, où il avait laissé croire qu'il se rendrait bientôt maître des principes de la paléographie numismatique et épigraphique.

« Je soupçonne, écrivait son directeur, l'imposant Daveluy, qu'il n'a pas savouré tout de suite les austères douceurs de sa vie nouvelle, mais il s'est bien remis de sa première surprise, et maintenant, on peut espérer beaucoup de son travail ».

O ironie des notes scolaires !... Virtuose du trompe-l'œil, About soigna, en effet, son mémoire sur l'île d'Egine, résultat d'une tournée joyeuse faite au printemps de 1852, avec l'architecte Charles Garnier, futur auteur de l'Opéra de Paris. Il se vit toutefois reprocher « l'imitation d'une école historique qui tranche les questions par le paradoxe, ne se défend ni de l'antithèse, ni de l'épigramme, et dans le silence des faits a recours aux conjectures les plus hasardées »...

En fait, beaucoup plus qu'aux Grecs anciens, il s'était intéressé aux contemporains, récemment ren-

dus à la liberté après des siècles d'esclavage et de corruption, et qui prêtaient le flanc à la satire gouailleuse. Il s'amusait de leurs mœurs, amplifiait leurs ridicules, divertissait ses correspondants français par des tableaux chargés de la vie athénienne de 1852, et prenait des notes pour les deux ouvrages d'une verve étincelante, « La Grèce contemporaine », publiée en 1852 et le « Roi des montagnes » paru en 1856 qui assurèrent brusquement sa renommée.

Les Grecs, d'ailleurs, ne faisaient pas seuls les frais de sa verve maligne, si l'on en juge par ce tableau d'un bal de la Cour que l'on retrouve un peu modifié dans la « Grèce contemporaine ».

« J'ai passé à peu près tout mon bal à jouer aux échecs, à regarder les officiers de marine qui faisaient des effets de cuisses, et à admirer les uniformes de la diplomatie. Le ministre russe avait l'air d'un crabe d'or; le ministre de Bavière serpentait comme un boa, dans un habit rouge avec plastron jaune et épaulettes de suisse d'église, et le consul du Pape, tout en rouge, avait l'air d'un petit capitaine de l'armée anglaise. L'Angleterre se distinguait surtout par la forme de ses chapeaux; il y a là des pipelets diplomatiques, dont l'absence fait un grand vide

au bal de l'Opéra. Tous ces habits, il faut leur rendre justice, datent du siècle de Périclès, je suis sûr que, si l'on y faisait des fouilles, on y retrouverait des inscriptions. »

Et About de terminer sa lettre par ce quatrain-farce :

C'est pourquoi je vous recommande
Mes Amis, de prendre un bâton, ton, ton,
D'aller voir Athènes la grande,
Et le palais du roi Othon, ton.

Le conseil fut suivi. Si les uns prenaient le chemin de la Grèce après avoir lu l'ouvrage de Beulé, « L'Acropole d'Athènes », qui stimulait leur goût de la recherche scientifique, et flattait leurs espoirs de fouilleurs, d'autres se décidaient après avoir lu « La Grèce Contemporaine », qui piquait vivement leur curiosité, et leur promettait un séjour pittoresque. En sorte que l'on peut prétendre, sans paradoxe, qu'About en daubant sur le pays qui lui avait donné une hospitalité peu goûtée, a contribué à la gloire de l'Ecole dont il avait été l'élève fantaisiste, et rendu indirectement service à la Grèce.

Robert Laulan

Le discours avant les vacances

Nous arrivons au terme de l'année; le soleil nous fait une chasse impitoyable; au contraire, l'eau nous appelle, l'eau bleue des plages et l'eau claire des sources...

L'eau claire des sources ? en Egypte ? Le Nil n'y reçoit pas d'affluents, chacun sait ça, et chacun sait aussi qu'en Egypte, l'eau n'est claire qu'au robinet !

Laissons cela; aussi bien il ne s'agit pas d'eau. Le fait est que l'année est finie. Le 31 décembre n'est qu'une vieille farce.

Les écoles se vident. Il y a eu des discours, parce que le monde est rempli d'orateurs. On en a entendu des dizaines, mais peu qui aient été un délassement pour les auditeurs. Les supplices que nous nous infligeons les uns aux autres!

Pourtant, voici un discours qui ne fut pas trop ennuyeux. C'est l'œuvre de M. Las Vergnas, du temps où il enseignait l'anglais au Lycée Lakanal à Paris, avant de partir en guerre contre les sarrisiens. Ce n'est qu'un jeu, et puis il n'est pas long, et puis il ne coûte aucun effort à lire; juste le type du discours qui convient à l'heure entre toutes, joyeuse :

« Je regrette de ne pouvoir reprendre l'antique coutume de prononcer le discours en latin. J'aurais aimé faire revivre, pour quelques instants, ce délicieux genre littéraire, mais, que voulez-vous, la mode en est passée, et il n'est personne, à l'heure actuelle, qui aurait le téméraire courage, de le ressusciter. *Primo*, comme le disait un latiniste de mes amis, dont je ne peux mieux faire que de rapporter, avec sa gracieuse autorisation, les compétentes paroles — *primo*, cela pourrait passer pour un *ultimatum* aux humanités modernes que j'ai l'honneur, je ne l'oublie pas, de représenter, et ce serait *ipso facto* un véritable outrage au *statu quo* que de faire *ex cathedra* un pareil *lapsus*.

« *Secundo*, il faut de plus en plus s'exprimer en français, c'est la condition *sine qua non* pour être *persona grata*; *tertio*, il ne faut point ajourner *sine die* la remise de l'extrait que vous attendez, soit dit en *aparte*, comme un *nec plus ultra*.

« Finis les *pensums*, finis les *vetos*, l'heure est aux *satisfecits*,

aux *accessits*, aux *ex aequo*, et *coetera*. Dans un instant, vous serez récompensés au *pro rata* de vos efforts. On proclamera *urbi et orbi* vos résultats, non point *grosso modo*, mais *in extenso*, et vous emporterez un palmarès que vous conserverez jalousement en *duplicata*, comme un *memento*, première ébauche, au sein de l'*Alma Mater* — *alias* l'Université — de votre *curriculum vitae*. Et dans deux heures au *minimum*, trois au *maximum*, vous partirez *ad libitum*, les uns par l'*omnibus*, les autres *pedibus cum jambis* ou *vice versa*. Aussi ne veux-je plus retarder votre sortie d'un seul *alinéa* ou d'un seul *post-scriptum*, et parvenu à mon *terminus*, je me contente de vous dire simplement, *in extremis* : Mes chers amis, au revoir et belles vacances ».

Ajoutons que ce discours fut prononcé *inter pocula*, remplis hélas d'*aqua simplex*, et que les élèves ébaudis s'esbignèrent *sine ira* en narguant *in petto*, le *vulgum pecus*.

FIGURES DISPARUES

Antonin Artaud et le Surréalisme

Artaud est avec Lautréamont de ceux qui tout en définissant par leur œuvre le Surréalisme, le condamnent et le dépassent... Pour arriver à pacer ses écrits faits d'imprécations et d'un continuel bouillonnement, devait-il continuellement souligner et « rejeter » la croûte, le superflu, dans l'œuvre de ses contemporains. Et Dieu sait, ce qu'il restait d'inutiles écailles, le lendemain d'un Loti et d'un Anatole France... C'est ainsi qu'il a traité, sans ménagement ceux, qui remplis d'une mission intérieure, écrivaient pour dire quelque chose.

« Les gens qui sortent du vague pour essayer de préciser quoi que ce soit qui se passe dans leur pensée, sont des cochons. »

Comment était-il arrivé à cette plaisante férocité, qu'il faut prendre, hélas, au pied de la lettre ? Suivons-le un peu dans les différentes étapes de son écriture.

Ses premiers vers paraissent en 1922 au *Mercur* de France. Ils respirent la tendresse. Ce n'est encore que l'enfer de Béatrice, une adolescent qui cueille des fleurettes, sur des rochers fumants. Comme nombre de poètes de cette époque, il a recours lui aussi à Jacques Rivière, qui exerçait son sacerdoce de lettres, à la *Nouvelle Revue Française*. La correspondance qu'il a échangée avec celui-ci dépasse les bornes de la sincérité. Le poète déchire sa poitrine, enfonce ses ongles dans un cœur ulcéré « Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée, jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots ». Et Rivière qui pressentait quelque chose de répondre :

« Il y a toute une littérature — je sais qu'elle vous préoccupe autant qu'elle m'intéresse — qui est le produit du fonctionnement immédiat et, si je puis dire, animal de l'esprit. Elle a l'aspect d'un vaste champ de ruines, les colonnes qui s'y tiennent debout ne sont soutenues que par le hasard... En faisant allusion à l'absence de buts, grand abîme suspendu au bord de la nouvelle école, il s'élève de toute son autorité de prélat de lettres, contre cette grande liberté laissée à l'esprit. » C'est l'absolu qui le détraque ». Et encore : « Pour se tendre, l'esprit a besoin d'une borne et que vienne sur son chemin la bienheureuse opacité de l'expérience ».

Il semble que Rivière ait touché juste, en découvrant l'impuissance d'Artaud à se concentrer sur un objet, mal qu'il sait avoir en commun avec tant d'autres surréalistes, Tzara, Breton, Reverdy. Mais flairant tout de même quelque chose il épie des résultats, qu'il présume magnifiques : « Est-ce vraiment l'air de l'époque, un miracle flottant dans l'air, un prodige cosmique et méchant ou la découverte d'un nouveau monde ».

Cependant, à la différence, des autres enfants terribles du siècle, Antonin Artaud s'en prend résolument à lui-même. Ce qui est de l'héroïsme dans le renoncement. « Cette inapplication à l'objet, est chez moi, une inapplication à la vie » répond-il...

Pas plus que la charité chrétienne de Rivière, les théories d'André Breton ne purent plus tard, main-

tenir ou contenir, la fatalité d'Antonin Artaud. C'est l'expérience même de cette fatalité qui juge et condamne aujourd'hui le Surréalisme, qui n'est en somme, qu'un certain répertoire d'attitudes, attitudes d'esprit si vous voulez.

Directeur du Bureau des Recherches Surréalistes, principal auteur des *Adresses au Pape* et au *Dalaï-Lama*, Artaud s'engage de corps et d'esprit là où ses camarades ne font qu'élégamment jouer avec le feu. Il suffit de comparer son admirable « Lettre à la Voyante » à des écrits similaires qui foisonnent dans les livres et revues de l'époque. Sa lettre à propos des *Stupéfiants*, ses *Comptes-rendus de Rêves* et sa réponse à propos d'une enquête sur le *Suicide*.

Artaud se passionne, s'engage... Ce n'est pas lui qui se lassera de la lutte, en ayant recours à l'écriture automatique — qui permet peut-être aux meilleurs de se libérer — mais qui allait devenir la plus conventionnelle, la plus flatteusement artiste des écritures.

Il est un des rares hommes de sa génération qui tranche les différents, « la main à la plume », rompant ainsi avec cet ensemble des recettes académiques ou surréalistes, qui font remplir une page ou un livre et que l'on nomme écriture. Cette sorte d'écriture, il l'appelle « cochonnerie » — je pense, écrit-il, à la besogne précise, et à ce grincement d'automate qui rend à tout vent l'esprit de ces écrivains... »

Son bagage à lui, est-il du moins plus direct. Il faut signaler sa traduction du *Moine de Leïws*, où il voit à chaque page l'Éternité et fait profession d'y croire : « Je m'adonne aux charlatans, aux chiro-manciens, parce que toutes ces choses sont, et que, pour moi, il n'y a pas de limites, ni de forme fixée aux apparences. Et quelque jour Dieu connaîtra les siens ! »

Son deuxième essai est la vie d'Héliogabale, dont le berceau fut le vice et la tombe une fosse d'excréments. Il salue en lui le couronnement de l'Anarchie « l'image dressée à pied, et portée au plus haut point de la manie religieuse, de l'aberration, de la folie lucide, l'image de toutes les contradictions humaines, et de la contradiction dans le principe ».

Dans ces deux ouvrages le poète s'ébroue dans le poison. Ils ont pour lui des vacances du mal-être, plutôt que des œuvres. Il n'en va de même pour le « Voyage au pays des Tarahumaras ». Ce texte magique domine tout ce qu'il écrivit jusque là. Relation de deux épisodes de son séjour au Mexique, où l'attirent en 1936 les sanglantes légendes aztèques, la beauté brutale du site et la pureté du profil humain. Ce voyage semble représenter pour l'homme douloureux couvert de péchés, une sorte de Rédemption. Jamais sa souffrance interne ne s'est autant accordée avec sa vision extérieure. Le paysage qu'il nomme la « Montagne des Singes » lui semble le reflet de son être torturé. L'enchevêtrement des lignes, les lézards dans les rochers, figurent les accidents de sa propre matière et le rapprochement de cette « Pétrification » tant désirée, qui supprimerait à la fois la détresse physiologique et métaphysique et le rendrait pareil à un phénomène naturel...

Pour bien comprendre cette œuvre diverses aux tragiques contours, il faut considérer dans la vie d'Antonin Artaud, la part de la maladie. Certains, vont jusqu'à conditionner le génie à elle... Sans elle que serait un Baudelaire, un Nerval, un Nietzsche, un Maupassant. Elle est l'inspiratrice de ce que nous pouvons appeler la période « noire » d'Artaud. Les « Nouvelles révélations de l'être », écrites en 1937 sont de cette veine. Certains passages, expliquent dirait-on le dédoublement de la personnalité, qui comme on sait est un cas caractéristique des troubles du cerveau, et dont Artaud veut tirer un avantage de noblesse...

Voilà comment l'artiste qui est en lui, ajuste cela :

« Je dis ce que j'ai vu et ce que je crois. Et qui dira que je n'ai pas vu, ce que j'ai vu, je lui déchire maintenant la tête.

Car je suis une irrémissible brute... Ce qui est, je le crois avec certitude.. C'est un vrai désespéré qui vous parle et qui ne connaît le bonheur d'être au monde, que maintenant qu'il a quitté ce monde, et qu'il est absolument séparé.

Morts les autres ne sont pas séparés. Ils tournent autour de leurs cadavres.

« Je ne suis pas mort, mais je suis séparé... »

Cette marche forcenée du verbe, s'impose à la conscience du lecteur. C'est la douleur corporelle projetée sur la vie mentale » écrit Tristan Tzara dans

les « Lettres Françaises ». « Ce constant développement qui va de l'exaspération jusqu'à l'explosion finale est relié par un fil iondurteur où, à travers la violence, l'imprécation et la terreur, le poète cherche tantôt une explication, tantôt une issue au débat infernal dont il est à la fois le spectateur et l'acteur ». Ainsi c'est muni, de son bagage de sensibilité et de colère qu'Artaud entre dans la maladie...

Après neuf ans d'infernements Artaud est encore visible. L'An passé on l'a fêté à Paris. Hommage au Théâtre Sarah-Bernardt où il a récité : le Retour d'Artaud-le-Momo (en argot le fou) devant des amis, qui ont espéré pour lui, « au prélude d'une nouvelle santé »...

En dehors de la littérature, il a joué un rôle prépondérant au Cinéma et dans le Théâtre, mais sa carrière d'acteur et de metteur en scène, dépassent les cadres de cet article.

Adieu Artaud, on ne t'obligera plus malade comme tu étais, à t'exhiber devant « les cochons »... Voilà ce qu'écrivait récemment Gide à propos de ces délicates manifestations : « L'on venait de voir un homme misérable, atrocement secoué par un dieu comme au seuil d'une grotte profonde, antre secret... En même temps prêtre et victime... Et l'on se sentait honteux de reprendre place en un monde où le confort est forme de compromissions ».

E.T.



Une belle toile du peintre R. Abner très remarquée lors de son exposition chez « Aladin »

MIRAGES

(FIN) (*) †

par HENRI VRIGNAULT

En rade de Tel Aviv

Revu ce matin les côtes de la pauvre et sainte Palestine, transformée ici en une ville ultra moderne avec ses blocs à peu près uniformes qui la font ressembler à une ville américaine en formation.

Du reste, la création de cette ville est due, en grande partie, à l'afflux de l'or américain, et si le mouvement d'expansion sioniste arrêtaient, le flot d'or qui vient de Wall Street alimenter ces villes nouvelles ne coulerait plus. Quelle chose curieuse et un peu déplacée de venir parler d'or sur cette Terre Sainte, à une si courte distance de Jérusalem et du Saint Sépulcre où se trouve toujours le tombeau du Christ — dont la mort et la résurrection ont changé le destin du monde et de la civilisation.

Alors, voir cette ville nouvelle financière et commerciale — si peu religieuse puisqu'elle n'avait pas de synagogue il y a deux ans — si près de l'autre, si vieille, si sainte, si pauvre aussi, du moins dans la partie ancienne, donne l'impression sans cesse renouvelée d'une grande tragédie, celle qui oppose sans cesse deux systèmes, deux conceptions différentes de la vie, l'une chrétienne, vivant de l'amour et du pardon, et l'autre dans l'attente de quelque chose qui n'arrivera pas, qui n'arrivera plus; et la sirène que fait entendre maintenant notre bateau avant de quitter de nouveau cette terre désolée et riche, fait songer à tant de choses évanouies, et fait mieux sentir aussi la beauté grandiose des tragédies disparues.

1er juin

A bord du « Théophile Gautier »

Quitté Beyrouth hier au soir et resté longtemps sur le pont à contempler cet incomparable panorama au coucher du soleil — il y a quelque chose de si prenant dans ce pays, de si vieux aussi, qu'on ne peut en partir sans un immense regret; le regret de tout ce qui reste encore à y découvrir, vestiges d'un passé grandiose et magique.

En face de Tripoli illuminée, rencontré sur le pont Marthe Oulié, et, dans la soirée présenté à Pierre Benoît qui nous raconte tout de suite des anecdotes très intéressantes sur la puissance extraordinaire des châteaux forts francs au moment des croisades. Il paraît que lorsque l'Impératrice Hélène eut découvert les bois de la vraie Croix à Jérusalem près du Saint Sépulcre, la nouvelle a été transmise par feux de châteaux en châteaux et connue le soir même à Constantinople. Quelle extraordinaire organisation et qui prouve une fois de plus combien cette

nouvelle bien faite pour donner plus de poids aux textes sacrés pouvait revêtir d'importante grandeur en ces temps héroïques. Conversation très intéressante ensuite avec l'Agent des Messageries Maritimes à Tripoli; c'est un maronite mais il connaît admirablement bien le monde arabe et ce qu'il nous raconte de Tripoli et des environs revêt dans cette baie baignée de lune une grandeur évocatrice qui fait songer un peu à un conte des Mille et une nuits.

Les Arabes qui vivent là sont des purs, des aristocrates et aussi des irréductibles qui tolèrent tout juste les européens, et la langue arabe qui est parlée là est très pure car c'est en effet celle du Coran.

Il n'y a du reste qu'à se promener dans les rues pour se rendre compte que malgré notre puissance financière et malgré le pipe-line qui aboutit tout près de là, nous ne sommes et ne serons jamais que des intrus.

Etrange chose que ce monde musulman, et cela me rappelle une anecdote que nous racontait l'année dernière l'amiral Fernet, en visite au Canal et très fêré de tout cela : Il paraît qu'en Arabie il y a un Père jésuite qui dit tous les matins sa messe revêtu d'une chasuble où sont brodés des croissants pour une secte assez nombreuse et musulmane qui ne reconnaît pas Mahomet comme le premier des prophètes.

Mais d'entendre parler de tout cela devant cette baie illuminée, dans un décor vraiment unique, donne à toutes ces choses un intérêt insoupçonné.

Croisé toute la matinée devant l'île de Chypre où nous avons passé tout le mois d'août en 1936. Ile sauvage et magnifique où les Britanniques sont admirablement postés pour protéger la route de Bagdad et des Indes.

Rencontré sur le pont un colonel d'aviation qui rentre en France et qui me dit ceci à propos de notre rôle politique dans le Levant : Le rôle du Haut-commissaire, me dit-il, se résume en ceci : défendre les minorités chrétiennes contre les Musulmans en Syrie, et protéger les musulmans contre les congrégations chrétiennes dans le Liban.

2 juin

Visité Rhodes dans la matinée — après une promenade rapide sur la corniche et dans l'intérieur de l'île, dont la végétation rappelle beaucoup celle de

Corfou, nous sommes retournés en ville pour parcourir le Musée qui est installé dans l'ancienne hostellerie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui était, au moment des Croisades, un hôpital très bien installé pour les soldats et aussi pour la population civile.

Très belle et très pittoresque cour intérieure et aussi très beau jardin rempli de massifs de roses, et vu au musée, entre autres choses, d'immenses jarres en terre cuite brune qui servaient de sarcophages aux anciens habitants de l'île.

Néron a habité Rhodes, car il y avait là une école d'éloquence non pas sacrée, mais païenne. Rentré au port par la vieille ville turque et les remparts si beaux et si pittoresques par des ruelles si étroites que la voiture à chevaux peut à peine y passer.

Aperçu tout à coup une fontaine exquise au milieu d'une place, et, au détour du chemin le minaret mince et élégant d'une petite mosquée, émergeant au dessus d'un jardin fleuri, mais tout ceci d'une si extraordinaire turquerie que l'on est heureux de se sentir encore en Orient, un Orient que l'on ne peut malgré tout quitter sans regret, le regret des choses presque mortes qui s'estompent dans le passé.

4 juin

Nous sommes arrivés de bonne heure dans l'après-midi devant Sedd Ul Bahr à l'entrée des Dardanelles, et apercevons tout de suite, de très loin sur la côte d'Europe le monument anglais aux morts de la guerre et puis, presque aussitôt le monument de l'ossuaire français, tragique et mouvant dans sa simplicité; ce monument est à flanc de coteaux et domine à peu près l'entrée du Déroit.

Le paquebot ralentit le plus possible avant de tourner vers la rive Asie, et, au moment exact où l'on passe devant le monument, les couleurs sont amenées trois fois, et l'on entend successivement trois coups de sirène prolongés pendant que des fleurs sont jetées à la mer et que les passagers restent immobiles sur le pont.

Grandiose et très émouvante minute qui rappelle une des épisodes les plus tragiques de la guerre, car tant des nôtres, sur terre et sur mer reposent, ou ont été engloutis à cet endroit.

Plus loin, en face de Tchanak, nous apercevons la forteresse de Uelid-Bahr d'un pittoresque inouï, avec d'immenses tours rondes qui dominent la mer, mais tout cela dans un paysage si charmant que l'on a vraiment de la peine à se remémorer de si atroces tragédies; c'est, en effet, en face de cette forteresse qu'a coulé le cuirassé français « Le Bouvet » dont la disparition est rappelée par un plaque de marbre blanc.

Nous passerons tard dans la soirée devant Gallipoli continuant notre route vers Constantinople et ses merveilles d'Orient.

Stamboul 6 juin

Je connais maintenant un petit café ombragé de vieux arbres d'où l'on a une vue d'ensemble de la Mosquée et du cimetière d'Eyoub; quelle paix reposante on éprouve en s'asseyant là, si loin du modernisme trop poussé de l'Istanbul actuel, dans un état d'âme et de sensations qui me reporte, si loin en arrière, au temps où Loti venait rêver lui aussi dans ces parages, à la pointe de la Corne d'Or, si loin des vicissitudes de l'Europe guerrière.

La cour de la Mosquée est ombragée d'un platane plus que centenaire sur les branches duquel se nichent des pigeons et des cigognes, oiseaux sacrés qui, à peu près seuls maintenant fréquentent assidument ce lieu sacré de l'Islam.

De temps à autre on voit un pauvre hère, un croyant, s'approcher pieusement de la lucarne de verre à travers laquelle on aperçoit le tombeau d'Eyoub, et s'en aller ensuite la figure illuminée par une expression d'extase; et puis, c'est tout, le reste est silence, souvenirs aussi qui viennent en foule se rapprocher de moi, rendre plus vivants ces endroits sacrés, et tant de fois décrits et que les générations à venir ne verront même pas.

Nous avons quitté ensuite Eyoub et l'extrémité de la Corne d'Or pour revenir, toujours à Stamboul, du côté des grandes Mosquées à travers un quartier d'une intense turquerie dont toutes les fenêtres sont fermées de légers barreaux pour mieux garder, semble-t-il, les mystères des harems disparus.

Arrivés ensuite, par des chemins à peine carrossables, devant la grande et merveilleuse Mosquée de Soliman le Magnifique d'une incomparable majesté. Le mur d'enceinte qui l'entoure dégage une impression de force, et de la puissance des temps anciens où autour de cette Mosquée où officiaient journellement près de trois cents Imans, se trouvaient des écoles du Coran et des hôpitaux vivant sur un budget à part et fort large, car le Prince ou le Sultan qui construisait un de ces sanctuaires laissait toujours un capital suffisant à son entretien pendant de longues années.

A l'intérieur, parmi tant de colonnades et de splendeurs éparées, en marchant sur tous ces tapis anciens foulés autrefois par des milliers de fidèles empressés, une impression se dégage avant toute chose, celle d'une angoisse intense et désolée et aussi l'infinie tristesse d'une âme perdue et non retrouvée; et il y a là, aussi, la quasi certitude d'une grande chose morte et qu'on ne reverra plus.

Et ces impressions on les retrouve, identiques, devant et à l'intérieur de la Mosquée de Sultan Ahmed, peut-être plus belle que l'autre avec ses six minarets qui l'entourent, et à l'intérieur cette admirable décoration de mosaïques qui l'ont fait surnommer la Mosquée bleue.

Je me souviens, qu'en sortant, fatigué par tant

de piétinements, je me suis assis à l'entrée de la cour extérieure sous un arbre très vieux et bien ombragé, et je suis resté là regardant ces portes qui ont vu passer tant de générations de fidèles, et qui donnent accès à un sanctuaire où seuls quelques croyants agenouillés psalmodient des versets du Coran, et la rêverie qui m'emportait à ce moment là revêtait ces foules évanouies de couleurs chatoyantes et me laissait, au fond du cœur avant de repartir, l'angoisse des grandes choses disparues.

Que dire de Sainte-Sophie qui n'ait pas été dit et redit tant de fois; vue de l'extérieur, il se dégage de cette basilique devenue Mosquée à la suite des vicissitudes anciennes, une impression de force et de grandeur, un peu celle que l'on ressentirait devant une forteresse byzantine, et, les minarets qui l'entourent ont l'air d'avoir été mis là après coup, et pour lui donner sans y réussir absolument un aspect islamique.

A l'intérieur, quelle majesté, quel recueillement religieux et froid, et c'est bien une basilique que ce lieu saint orné de vitraux admirables, de balcons circulaires réservés aux femmes, et la loge tournée vers la Mecque et qui remplace l'autel primitif n'arrive pas à donner à ce sanctuaire un aspect entièrement coranique; on est dans le doute et l'impression qu'on ressent est double, l'une légère, presque effacée, celle de se trouver dans un lieu sacré de l'Islam, et l'autre plus profonde, si douce aussi, celle ressentie dans nos cathédrales, un lieu de pardon, d'amour, et de recueillement. Et cette sensation là est si forte qu'on l'éprouve encore, une fois sorti par d'interminables et longs couloirs latéraux, ornés de mosaïques précieuses, pour repasser vers ces portes lourdes et massives qui ont vu passer tant de foules bigarrées, chrétiennes et musulmanes, jusqu'à maintenant où seuls y pénètrent chaque jour, en dehors des artistes, quelques fidèles et quelques touristes, pour donner, semble-t-il à ce lieu sacré un aspect plus vénéré, plus doux aussi, celui des sanctuaires qui ne peuvent mourir, parce que là et là seulement a passé le souffle d'amour et de vérité.

Quelle extraordinaire impression se dégage de la visite du Vieux Sérail situé à l'embouchure de la Corne d'Or et au début du vieux Stamboul. Le Vieux Sérail se compose d'une série de bâtiments bas et sans aucune architecture particulière autre que celle qui est habituelle aux palais orientaux, mais quand on dit : la Sublime porte ou le Palais du Sultan, on s'attendrait à voir un bâtiment digne des mille et une nuits, et ce n'est pas du tout cela.

Ces palais sont pauvres et vétustes et rappellent beaucoup celui construit par Mohamed Ali à la Citadelle du Caire, mais à l'intérieur, quelle paix, quel recueillement. J'ai vu là, la Salle du Trône, et aussi celle des audiences ou du Divan où le Sultan recevait les ambassadeurs étrangers jusqu'en 1810; et c'est assez touchant de voir ces endroits où les envoyés

extraordinaires du Roi de France présentaient leurs lettres de créances au Commandeur des croyants. Vu aussi, rapidement hélas, le pavillon du Trésor resplendissant de pierreries et de costumes étincelants, et puis surtout, en dernier, le harem délicieux dans sa simplicité presque archaïque. C'était ici les appartements particuliers du Sultan, là qu'il dormait, là qu'il prenait ses repas, toujours seul, du reste. Il y a là surtout de petites cours intérieures agrémentées de fontaines, mais si intimes et si charmantes que l'on a envie de s'arrêter pour penser intensément à tout ce qui a vécu là.

Et toujours cette impression de luxe et de pauvreté qui est celle de tout l'Orient, mais quelle douceur reposante dans ces jardins lorsqu'on y revient, ces jardins qui entourent tous les pavillons et qui descendent jusqu'au Bospohre, dans une paix si reposante et dans un étincellement de feuillages.

Retour au paquebot par le pont de Galata qui a remplacé le vieux pont de bateaux, et sur lequel ne passe plus la foule bariolée d'antan, mais seulement des individus affairés et habillés de gris, et, coiffés de casquettes ou de chapeaux d'une tonalité uniformément terne.

Quelle tristesse se dégage de cette vision, et, si vraiment on a voulu, en haut lieu, rendre cette foule anonyme et semblable aux autres, le résultat a été atteint et même dépassé. Ce ne sont même plus des individus, c'est une foule standardisée comme on en rencontrerait dans la Russie actuelle, sans caractère, sans grandeur, sans croyances, sans âme...

Alors on se plaint à regretter les anciens spectacles, les caïques à rameurs pittoresques transportant les ambassadeurs chamarrés aux audiences de Yildiz uiosk, et le Sultan lui-même, entouré de ses dignitaires et se rendant au Selamlık.

Pourquoi tout cela est-il mort? sans doute ne le reverrons-nous jamais; et cette certitude ajoute encore à mon angoisse et à ma tristesse, celle qui nous étreint devant les grandes évocations et qui ne sont plus maintenant que des souvenirs, des souvenirs dorés...

Et, j'emporte néanmoins de mon trop bref séjour dans cette ville, que j'étais si curieux de connaître après tant d'années passées en Orient, un souvenir inoubliable; j'étais monté sur le pont du bateau de très bonne heure le matin, et tout à coup avant même que le soleil ne se lève, l'aurore commençait d'éclairer de leurs roses la pointe du Vieux Sérail, et les minarets des Mosquées commençaient eux aussi à sortir de l'ombre et à se profiler plus nettement à l'horizon.

Il y avait dans cette vision quelque chose de presque irréel, c'était bien là une ville des mille et une nuits, celle à laquelle on songe, malgré soi, dans les moments de tristesse et qui nous emporte toujours vers des paradis dorés.

Non, Stamboul n'est pas morte, une ville sembla-

ble, celle que dans mon cœur je continuerai à appeler Constantinople, et qui contient tant de merveilles ne peut mourir; et, je revois, maintenant que le bateau quitte de nouveau ces rives enchanteresses du Bosphore, les minarets de Sainte-Sophie, et aussi ceux de toutes les mosquées que l'on aperçoit encore à l'horizon : Sultan Ahmed, Sultan Selim, Soliman le Magnifique, ils restent immuables, dressés dans la brume du soir, comme les vestiges immaculés de temps qui ont disparu, mais pas complètement, semble-t-il, puisque le souvenir qu'on en garde est plus fort que tout, plus fort que la mort.

Oui, on peut essayer de tout effacer, les coutumes antiques, les croyances anciennes, les costumes étincelants, et les coiffures chatoyantes, il y a quelque chose d'impondérable que l'on sent partout, enfoui, à peine sensible, mais qui existe tout de même, c'est l'âme des foules, l'âme d'un pays, que l'on sent partout errante et désolée, dans les mosquées, dans les sanctuaires, et, cette impression là, plus forte que tout, laisse dans mon cœur un souvenir inoubliable, celui de deux grandes civilisations, de deux grandes croyances, l'une chrétienne et l'autre musulmane, mais qui se complètent l'une l'autre pour ne plus former qu'un souvenir unique, celui d'une ville magique, survivant à la vie, et, qui maintenant qu'elle a complètement disparu à l'horizon, reste en moi — immaculée...

9 juin

Revu l'Acropole d'Athènes toujours avec le même bonheur et dans le même émerveillement que la première fois.

Lorsque l'on vient du Pirée en voiture et qu'on longe cette côte si pittoresque bordant cette mer si extraordinairement bleue, peu de temps après avoir dépassé le nouveau Phalère, on aperçoit de très loin le Parthénon, et il semble que l'on retrouve quelque chose que l'on avait toujours cherché...

La voiture tourne dans Athènes plusieurs fois et après avoir contourné le Zappeion et les ruines si belles du Temple de Jupiter, on arrive en montant une pente assez raide devant et au pied de l'Acropole.

Alors, on a vraiment l'impression, et cette impression je l'éprouve identique après dix ans, non pas seulement d'avoir retrouvé un endroit très cher, mais d'être vraiment arrivé au terme d'un long voyage, sans idée de repartir.

A quoi bon aller chercher plus loin la contemplation et la méditation, puisque l'on a sous les yeux à cet endroit là, à peu près ce que l'on a fait de mieux dans le monde.

Une amie de voyage me disait, en contemplant ces ruines avec moi : croyez-vous que si le Parthénon n'était pas situé au sommet de l'Acropole il serait aussi beau, car là, vraiment il a l'air de dominer

le monde ? Que répondre ? on ne sait pas. Sans doute à cet endroit y a-t-il tout ce à quoi l'on rêve et si tangible, si beau, si prenant, les montagnes toutes proches, la mer plus lointaine et d'un bleu ardent, et une campagne éblouissante de lumière.

Nous nous sommes promenés devant et à l'intérieur du Parthénon, de cet admirable temple que l'on a reconstruit partiellement de chaque côté, et on ne sait quelle est l'impression la plus forte, ou bien celle de voir le ciel mouvant, comme il l'était ce matin là à travers les colonnades, ou de rester tout simplement devant lui à contempler les colonnes du portique d'entrée, si majestueuses, si élégantes et si pures qu'on a la sensation qu'elles sont à peine posées et qu'elles pourraient, au besoin, s'élever de terre vers un paradis olympien.

Et nous sommes restés longtemps ainsi en contemplation muette et ravie, devant cette merveille, n'ayant plus la notion du temps, sans même sentir que tout à l'heure il faudrait repartir, les yeux encore éblouis par tant de beauté; et notre pensée unique était là, et là seulement, juchée et égarée sur ce toit du monde que l'on a cherché à copier tant de fois sans pouvoir même l'imiter, et perdus dans une rêverie sans fin qui nous emportait si loin des vicissitudes terrestres en laissant seulement présente à notre esprit l'image immaculée de la perfection.

Paris, 20 juin

Parfois je songe à mon chien que j'ai laissé là-bas près du désert, et le souvenir de ses bons yeux qui me regardaient si affectueusement pendant les longs jours qui ont précédé notre départ pour l'Europe me rappelle les années heureuses que j'ai passées dans cette maison.

C'était peu de jours avant de partir pour notre long voyage, et je me promenais le soir dans les allées du jardin suivi par mon chien qui me suivait pas à pas et qui avait l'air de me dire : Pourquoi me quittes-tu ? n'es-tu pas heureux ici avec moi dans les grandes allées éclairées par la lune, loin des foules d'Europe, dans cette paix, ce recueillement.

Il avait l'air de comprendre qu'on allait le laisser, loin de tout ce qui avait été notre vie, pour aller vers l'inconnu, et aussi sans doute vers des années incertaines et moins calmes.

Voilà pourquoi, quand je pense à mon chien tout blanc, je revois le désert baigné de lune et les ombres qui frémissent au vent du soir; il y avait dans ses yeux une sorte de reproche, et nous avions la sensation de laisser là, avec lui, tant de choses muettes qui nous voyaient, et, que nous ne reverrons plus, et qui avec les années de jeunesse resteront le meilleur souvenir de notre vie...

Méditerranée

Juin 1939

Henri Vrignault

(*) Voir nos précédents numéros.

LETTRE d'ATHÈNES

Comment le communisme international écrit l'Histoire

M. M. Ailianos, ministre de l'Information hellénique dévoile le délit de faux



Photo originale « Enfants grecs affamés à leur arrivée dans une clinique » tirée du livre du Colonel W. Byford-Jones « Trilogie Grecque » (Hutchinson and Co. Ltd, Editors London, New-York, Melbourne, Sidney 1945) et du livre « Starvation in Greece » page 27) de M. S.L. Hourmouziou (Harrison et Son Ltd, Londres, 1943).

M. M. Ailianos, ministre de la presse a convoqué les représentants de la presse grecque et de la presse étrangère et a dénoncé les vils procédés de déformation de la vérité qu'emploient les bandits et le communisme international pour égarer l'opinion publique dans la question du rapt des enfants. M. Ailianos a parlé en ces termes :

— M. Tsaldaris, Vice-Président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères a demandé par des télégrammes adressés aux gouvernements de Yougoslavie, de Bulgarie, de Roumanie, de Pologne, de Hongrie et de Tchécoslovaquie le rapatriement immédiat des enfants grecs enlevés de force par les bandes de Markos et déportés dans ces pays. C'est une légitime exigence de la Grèce une injonction humanitaire que cesse immédiatement le rapt des enfants grecs et que tous ceux qui sont gardés de force dans ces pays retournent au plus tôt au sein de leurs familles en Grèce.

Parallèlement à cette exigence du gouvernement grec et relativement aux criminelles rafles d'enfants je désire attirer votre attention sur une publication du journal suisse « La voix ouvrière » du 27 mai. Il s'agit d'un appel de ce journal en faveur de l'« assistance » aux enfants enlevés dans les pays du nord de la Grèce enfants qui ont été, prétend ce journal condamnés à mourir de faim par les autorités grec-



Victimes des monarcho-fascistes d'Athènes

Le régime grec a été pendant toute la durée de l'occupation par les forces de l'Axe, un régime de terreur et de répression. Les enfants grecs ont été enlevés de force par les bandes de Markos et déportés dans ces pays. C'est une légitime exigence de la Grèce une injonction humanitaire que cesse immédiatement le rapt des enfants grecs et que tous ceux qui sont gardés de force dans ces pays retournent au plus tôt au sein de leurs familles en Grèce.

Publié dans le journal suisse « La Voix Ouvrière » du 27 mai 1945. Tirage à 100.000 exemplaires. Prix de vente 1.000 francs. Distributeur : L'Éditions de la Voix Ouvrière, 10, rue de la République, Genève.

Photo parue dans No. 119 « La Vie Ouvrière » de Genève, Directeur Léon Nicolle.

ques. Cet appel est accompagné d'une photographie d'enfants affamés. Or cette photographie ne représentent pas des enfants victimes des rafles, mais des enfants de notre pays du temps de l'occupation par l'Axe.

La preuve que cette photographie a été prise pendant l'occupation c'est qu'elle a été publiée dans le livre du colonel anglais W. Byford Jones intitulé « La Trilogie Grecque » édité en 1945 (en face de la page 33). La publication maintenant après trois années entières de cette photographie dans la « Voix ouvrière » constitue une vulgaire imposture. Il est inutile de relever qu'à de tels faux recourent seulement ceux qui soutiennent des causes insoutenables et désspérées.

Une exploitation si impie de l'infortune de ces pauvres enfants innocents qui révolte toute âme démocratique a évidemment comme but d'abord de provoquer une confusion dans les conclusions en ce qui concerne les mobiles des rapt d'enfants. Ensuite de provoquer en se fondant sur l'imposture la pitié des personnes charitables afin de recueillir des sommes qui seront employées pour continuer la lutte des bandits contre la Grèce. Ce n'est pas l'assistance aux en-

fants qui caractérise cette lutte des bandits, mais leur enlèvement violent des bras de leurs parents.

Je vous prie de m'aider dans la difficile tâche d'orienter l'opinion publique internationale. J'espère que vous informerez vos lecteurs sur cet exemple caractéristique des méthodes perfides que le communisme international emploie pour atteindre ses buts inavouables.

M. Ailianos a montré aux journalistes grecs et étrangers la photographie se trouvant dans le livre en question et sa reproduction dans « La Voix Ouvrière » avec cette stupéfiante légende :

« Victimes des monarcho-fascistes d'Athènes. Ces enfants grecs ont perdu leurs parents arrêtés, déportés ou fusillés par les monarcho-fascistes d'Athènes mercenaires des impérialistes Yankees. Ils erraient sur les routes de campagnes grecques et furent recueillis par des détachements de l'armée populaire du général Markos. On voit combien ils ont souffert de privations endurées. Tous portent

les stigmates du rachitisme. Les comités d'aide à la Grèce démocratique s'occupent de porter secours à toutes les victimes du fascisme gréco-yankee. Soutenez-les.

Adressez vos dons en espèce ou vêtements à la Centrale Sanitaire Suisse, Cours Saint-Pierre, 2, Genève. Compte de chèques 1.9614 (Indiquez sur le talon : Pour la Grèce).

Ainsi les incrédules trouvent ci-haut des preuves palpables du crime communiste. Que tous ceux dont la bonne foi a été surprise méditent les procédés employés par le communisme international. Défendant une cause injuste il est obligé de recourir à des documents falsifiés pour parvenir à ses fins.

L'actif Ministre de la Presse et de l'Information hellénique, M. Michel Ailianos, en dévoilant à l'opinion publique les moyens employés par la propagande communiste doit être remercié au nom de la démocratie pour avoir dénoncé les communistes la main dans le sac.

Atticus

Le Monde Officiel et Diplomatique



Le Jeudi 10 Juin a été célébré à Athènes le mariage de S.M. le Roi Michel avec la Princesse Anne de Bourbon Parme en présence de LL.M.M. le Roi et la Reine des Hellènes et des membres de la famille Royale.

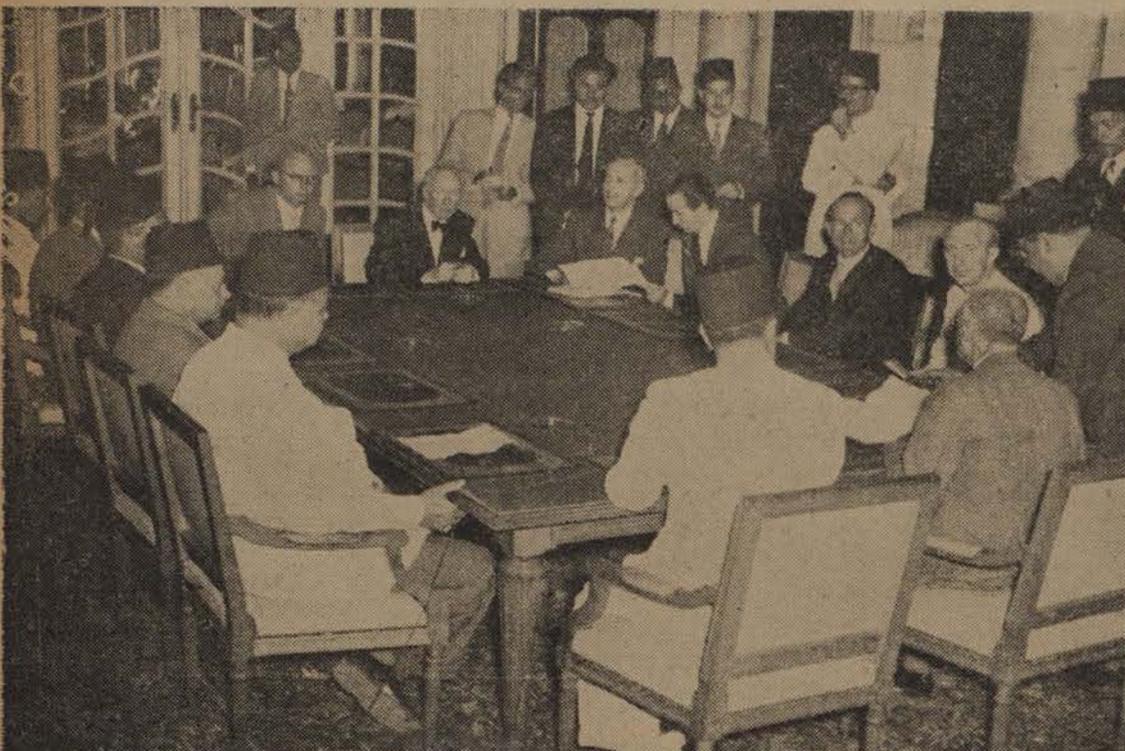
Le Roi Michel, portant l'uniforme de maréchal et donnant le bras à la Reine-mère Hélène, descendit à 11 h. 45 de ses appartements et fut conduit par le Grand-Maitre des Cérémonies du Palais auprès de l'Archevêque Damaskinos qui l'attendait avec le clergé à l'entrée de la chapelle du Palais. Peu après sa fiancée la princesse Anne de Bourbon-Parme, descendit aussi de ses appartements, au bras du Prince Eric de Danemark, frère de sa mère. Le jeune Diadoque de Grèce et les petites princesses portaient la traine de la robe nuptiale. La fiancée se rendit aussi à l'entrée de la chapelle où l'Archevêque lui donna à baiser le Saint-Evangile, tandis que le chœur entonnait le « Voici la bonne, voici la pure, viens ô belle et pudique fiancée. Fleur de grâces. »



S.M. le Roi Gustave de Suède traversant les rues de la capitale en compagnie de son fils le Prince Gustave Adolphe et de son arrière petit fils le Prince Carl Gustave au milieu des ovations enthousiastes du peuple suédois.

S.M. le Roi Gustave de Suède, a célébré le 16 Juin son 90ème anniversaire. Cette journée historique fut marquée à Stockholm de grandes réjouissances populaires. A cette occasion la Légation Royale de Suède au Caire a offert une réception à laquelle prirent part plusieurs personnalités ainsi que le Comte Bernadotte, médiateur de l'ONU, de passage au Caire. Le Chargé d'Affaires M. Hugo Berns recevait les félicitations avec cette aimable simplicité qui l'a rendu si populaire dans tous les milieux.

Egypte-France



Signature de l'accord franco-égyptien qui va désormais rendre normales les relations commerciales entre les deux pays.

AU CONSULAT GENERAL DE LA REPUBLIQUE D'ARGENTINE

M. Maximo Etchecopar, premier Consul Général d'Argentine a quitté le Caire à destination de Londres où il vient d'être transféré.

Durant son séjour en Egypte le distingué diplomate sud-américain sut conquérir toutes les sympathies : nul doute donc que dans son nouveau poste son passage sera couronné de succès.

M. Jorge Brinkmann qui collabora si intelligemment avec M. Etchecopar le remplace comme gérant du Consulat général d'Argentine. Appréciant les qualités qu'il déploya, nous sommes sûrs qu'il deviendra rapidement aussi populaire que le fut M. Etchecopar.

DISTINCTION HONORIFIQUE

Nous apprenons avec plaisir que notre excellent collaborateur et ami le grand peintre égyptien Mohamed Naghi, Directeur de l'Ecole Egyptienne de Rome, vient de recevoir par décret royal, le titre de Bey.

Nous lui présentons nos cordiales félicitations.

A LA LEGATION DE L'UNION DE L'AFRIQUE DU SUD

A l'occasion de la fête nationale le Chargé d'Affaires de l'Union Sud-Africaine et Mme N.J. Jooste ont offert le lundi 31 Mai écoulé, une réception dans les jardins illuminés du Shepherds' Hotel.

Les Hauts dignitaires de la Cour, les Ministres, les Hauts fonctionnaires du Ministère Royal des Affaires Etrangères, les Ambassadeurs, les Ministres Plénipotentiaires ainsi que de nombreuses personnalités égyptiennes et étrangères répondirent avec empressement à l'aimable invitation. Au cours de la soirée n'a cessé de régner une animation des plus heureuses grâce à l'affabilité de l'accueil de M. le Chargé d'Affaires et de Mme Jooste.

A LA LEGATION DE BULGARIE

Le Mardi, le 8 Juin 1948, à midi, Son Excellence Monsieur Gheorghî Slavtcheff a été reçu au Palais d'Abdine, en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Bulgarie en Egypte.

Son Excellence le ministre, accompagné de Ali Rachid bey, Deuxième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une automobile de la Cour escortée de cinq officiers motocyclistes de la Garde Royale et suivie d'une autre automobile royale où avaient pris place MM. le conseiller et le premier secrétaire de la légation. A son arrivée ainsi qu'à son départ, Son Excellence le ministre a été salué par une garde d'honneur musique en tête.

Ont assisté à cette solennité : Son Excellence le ministre des Affaires Etrangères, Son Excellence le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux et Son Excellence l'Aide de Camp en Chef.

A LA LEGATION DE SUISSE

A midi trente, Son Excellence Monsieur Daniel Secrétan a été reçu au Palais d'Abdine en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Suisse en Egypte.

Son Excellence le ministre, accompagné de Mahmoud El-Sioufi bey, Troisième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une automobile de la Cour escortée de cinq officiers motocyclistes de la Garde Royale et suivie d'une autre automobile royale où avaient pris place MM. le conseiller et l'attaché de la Légation. A son arrivée ainsi qu'à son départ, Son Excellence le ministre a été salué par une garde d'honneur musique en tête.

Ont assisté à cette solennité : Son Excellence le ministre des Affaires Etrangères, Son Excellence le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux et Son Excellence l'Aide de Camp en Chef.

A L'AMBASSADE DU PAKISTAN

A 1 heure p.m., Son Excellence Haji Abdussattar Saith a été reçu au Palais d'Abdine en audience so-

lennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Ambassadeur Extraordinaire et Plénipotentiaire du Pakistan en Egypte.

Son Excellence l'Ambassadeur, accompagné de Mohamed Abdel Aziz Badr Bey, Premier Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une automobile de la Cour escortée de cinq officiers motocyclistes de la Garde Royale et suivie d'une autre automobile royale où avaient pris place MM. le premier secrétaire et le troisième secrétaire de l'Ambassade. A son arrivée, ainsi qu'à son départ, Son Excellence l'Ambassadeur a été salué par une garde d'honneur musicale en tête.

Ont assisté à cette solennité : Son Excellence le ministre des Affaires Etrangères, Son Excellence le Chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux et Son Excellence l'Aide de Camp en Chef

A LA MAISON DE FRANCE

La Colonie Française du Caire s'est réunie le 18 Juin à la Maison de France pour commémorer l'anniversaire de l'« Appel » lancé de Londres par le Général de Gaulle qui rallia tous les français dans un même élan pour la lutte glorieuse de la France.

M. Thoreau, Président des Français Libres évoqua en termes émus l'appel historique qui donnait un nouvel espoir au peuple français et la flamme qui éclaira la voie de la victoire.

L'ambassadeur de France M. Gilbert Arvengas répondit par l'allocution ci-après :

Monsieur le Président,
Mes chers compatriotes.

En nous réunissant en ce jour anniversaire du 18 juin 1940, c'est la Foi nationale que nous entendons célébrer.

Telle est, en effet, je crois la signification essentielle de cette date qui demeurera une des dates flamboyantes de l'histoire de la France contemporaine.

« Le 18 Juin 1940. Dans les ténèbres où la France roulait en titubant, une lumière française, petite mais assez forte pour qu'aucun souffle ne puisse plus l'étein-

dre, s'allume au loin; une voix française, seule mais si ferme qu'aucune menace ne pourra jamais faire taire, s'élève; sur l'horizon tragiquement noir se dresse une haute et droite silhouette française, si droite et si inflexible qu'aucune épreuve ne pourra désormais la courber.

En ce jour s'est accompli le miracle de la Foi. L'honneur de la France est sauvé. Placé hors de la portée de l'ennemi, le drapeau de la France continue à flotter. Ainsi se trouve relevé à la face du monde le défi à la tradition nationale qu'avait tenté de réaliser l'ennemi.

Le signal lumineux prit la forme de la Croix de Lorraine. La voix qui s'élevait à Londres, ce fut désormais la prédication de la Foi nationale et de la fidélité. La haute silhouette dressée sur l'horizon noir, ce fut désormais l'image de la Résistance inflexible.

De même que le génie, la Foi c'est une soudaine illumination de l'âme. Ainsi toute une révolution intérieure s'accomplit. Ainsi se trouvent démolis et réduits en ruines les savants calculs d'hypothèses, les syllogismes les plus lumineux d'apparence, toutes les constructions de l'esprit les plus solidement édifiées avec leur robuste

articulation et leur rigoureux alignement d'arguments.

La Foi ne calcule pas; elle bouscule tout et triomphe.

La Foi a triomphé. Honneur au général de Gaulle.

Si la commémoration d'aujourd'hui prend la forme d'un hommage, elle doit donc être aussi pour nous un enseignement : dans les jours sombres nous n'oublierons jamais que la France n'a rien perdu tant qu'elle a gardé sa Foi en elle-même.

RECEPTION EN L'HONNEUR DU DIRECTEUR DU BUREAU DE LA PRESSE

A l'occasion de la nomination de M^{re} Tewfik Salib au poste de directeur du Bureau de la Presse, l'Ordre des Journalistes a offert un thé auquel assistèrent un grand nombre de journalistes, ainsi que les membres de l'Ordre. Fikri bey Abaza, Mohamed Hamam et El-Hennaoui firent l'éloge du nouveau directeur et applaudirent le choix qui n'aurait pu être plus heureux. Prenant ensuite la parole, M^{re} TeZfik Salib remercia ses collègues de leur charmant accueil et fit des vœux pour la prospérité de la presse d'Egypte.



S.E. M. Daniel Secrétan, nouveau ministre de Suisse, quitte le Palais d'Abdine après la présentation de ses lettres de créances. De gauche à droite, Mahmoud Sioufi bey, troisième Chambellan, Saleh Younès bey, quatrième Chambellan, M. Secrétan et Aly Rachid bey, 2ème Chambellan.

Echos et Nouvelles

NOUVEAUX TIMBRES GRECS

Le Ministère des P.T.T. a décidé l'émission d'une deuxième série de timbres-poste commémoratifs de la bataille de Crète. Ces nouveaux timbres porteront l'effigie du Roi Georges II et des scènes des batailles historiques qui se déroulèrent dans l'île en 1941.

La première série, qui s'imprime actuellement à Londres et qui sera mise en circulation en Juin prochain montre la lutte épique des Crétois contre les parachutistes allemands.

Egalement le Ministère des P.T.T. de Grèce vient d'organiser un concours pour l'émission d'une série de timbres représentant les produits agricoles de la Grèce. Plusieurs peintres prennent part à ce concours qui aura pour thème les fruits, les olives, le tabac, les raisins secs, etc. La publicité qui se fera par l'entremise de ces timbres aura une grande répercussion sur le commerce grec car elle fera connaître les produits du sol grec à l'univers.

A LA SOCIÉTÉ DES ÉDITEURS CANADIENS

La Société des Éditeurs Canadiens a tenu récemment à Québec, son assemblée annuelle. Au cours de cette assemblée qui réunissait tous les membres de cette association, un nouveau conseil a été élu pour l'année 1948 dont le président est M. Paul Péladeau, directeur des Editions Variétés de Montréal. M. Paul Péladeau, fait aussi partie du comité d'administration de l'Alliance Française de Montréal et est membre de plusieurs autres organisations canadiennes et européennes. Le Président de la Société des Éditeurs est présentement en voyage d'affaires en Europe où il visitera la France et la Belgique et assistera officiellement à l'ouverture d'une exposition du livre canadien à Paris.

LES CHIRURGIENS SUÉDOIS SE SERVENT DE L'ÉNERGIE ATOMIQUE POUR ANALYSER LES MALADIES DU CŒUR

Une grande clinique cardiologique, qui emploie les dernières méthodes et les plus récents appareils élaborés par la science médicale, a été ouverte récemment à Sodersjukhuset Hospital, à Stockholm. Le

chef de la clinique cardiologique, le Professeur G. Nylin, un des spécialistes des maladies du cœur les plus réputés de la Suède, a démontré l'utilité de la clinique, il y a quelque temps, à la presse suédoise. Parmi les méthodes employées par la clinique est le cathétérisme cardiaque, par lequel on introduit, par exemple, dans une veine du bras une sonde de plastique, qui remonte jusqu'au cœur du patient, y pénètre ou le traverse. La position de la sonde est déterminée par des radiographies et des analyses du sang sont pratiquées régulièrement durant l'avance de la sonde.

« L'énergie atomique » est utilisée aussi dans les investigations. La méthode, inventée à l'origine par le Professeur G. von Hevesy, Prix Nobel, emploie des phosphates radioactifs qui sont introduits dans la circulation sanguine et servent à « marquer » les globules rouges du sang afin de déterminer la quantité de sang du patient et la vitesse de sa circulation.

Le métabolisme de l'oxygène dans les muscles de l'homme et de l'animal est un troisième problème qui a été étudié par les spécialistes de la clinique cardiologique. Ils ont trouvé que la faculté de certains mammifères, comme le phoque, de pouvoir demeurer sous l'eau pendant de longs moments est due à la nature particulière de la myoglobine, la substance qui donne au muscle sa couleur rouge.

Les études diagnostiques poursuivies par la clinique cardiologique ont été utilisées notamment dans les remarquables opérations du rétrécissement congénital de l'aorte pratiquées récemment par un autre chirurgien de Stockholm, le Professeur Clarence Crafoord. La clinique, ouverte maintenant officiellement, est une contribution précieuse aux ressources de la Suède dans la lutte contre les maladies du cœur. Celles-ci montrent une tendance à s'accroître, sans doute comme une conséquence de la vie fiévreuse moderne, et les chiffres de la mortalité due aux maladies de cœur dépassent maintenant ceux de la mortalité due à la tuberculose et au cancer.

LES ACTEURS ANGLAIS JOUENT « HAMLET »

Le 6 Mai a été projeté pour la première fois à Londres au Ciné-

ma « Odéon » de Leicester Square en présence de LL.MM. le Roi Georges et la Reine Elisabeth et de LL.AA.RR. la Princesse Héritière et du Duc d'Edimbourg, de M. Ernest Bevin et d'une foule de personnalités du monde artistique et littéraire le nouveau film « Hamlet » avec comme principaux interprètes, Sir Laurence Olivier et Jean Simmons, qui reçut les félicitations de S.M. la Reine en l'absence du grand metteur en scène et réalisateur.

Au cours des dernières années, les spectateurs londoniens ont pu comparer quatre des plus grands acteurs anglais dans le rôle d'« Hamlet ». John Gielgud, l'une des plus grandes vedettes de la scène britannique, dépeint un artiste déçu, un esprit inquiet, infiniment solitaire et infiniment tragique. Donald Wolfit, spécialiste de Shakespeare et directeur d'une troupe théâtrale, fait ressortir tout ce qu'il y a de dramatique dans la pièce, mais il est presque trop viril pour ce rêveur qu'est le prince du Danemark. Pour Robert Helpman, premier danseur du « Ballets de Sadler's wells », Hamlet n'est qu'un névrosé, mais sa performance est intéressante et intelligente. Alec Lunan, l'entrepreneur directeur de l'« Arts Theatre Club » de Londres, joue le rôle avec un idéalisme romantique. Son Hamlet est puissamment émouvant dans l'expression de sa douleur pour la perte de son père, de sa rage jalouse pour sa mère, de son affection pour Horatio et de son amour pour Ophélie. Clunes, qui est âgé d'une trentaine d'années, a fait partie de la troupe de l'« Old Vic » de 1934 à 1936, et, en 1939, joua les rôles principaux au « Festival Shakespeare » à Stratford. A bien des égards, son interprétation est la plus remarquable des quatre.

REPRISE D'UN OPERA-COMIQUE ITALIEN DU XVIII^È SIÈCLE DANS LE THÉÂTRE CLASSIQUE DE STOCKHOLM

En août prochain de dix à vingt représentations seront données de l'opéra-comique italien du XVIII^È siècle « Il Matrimonio Segreto » (Le Mariage secret), dans des costumes et des décors authentiques de l'époque, au Théâtre de la Cour de Drottningholm, dans les environs de Stockholm.

Maestro Riccardo Picozzi, expert de célébrité internationale en matière d'opéra et professeur au Conservatoire Santa Cecilia à Rome, a déjà commencé les préparatifs de ces représentations, accompagné du chef d'orchestre, Signor Lamberto Gardelli.

Pendant le XVII^e siècle, le Théâtre de la Cour de Drottningholm était le centre de la vie dramatique et musicale en Suède. Bâti originellement par la reine Louise Ulrica, il fut repris ensuite par son fils, le roi Gustave III, qui était fervent de théâtre et grand protecteur des arts et des sciences.

Dans ce théâtre, situé dans le voisinage immédiat du Château Royal d'été, beaucoup des œuvres dramatiques et des opéras français, si forts à la mode dans l'Europe de cette époque, furent représentés devant des auditoires suédois. Des acteurs et des compositeurs étrangers fameux y donnèrent des représentations ou des concerts. Le roi lui-même écrivit quelques opéras et encouragea les auteurs dramatiques et les écrivains suédois à se consacrer à la composition d'opéras.

Après l'assassinat du roi en 1792, le théâtre de la Cour tomba peu à peu dans l'oubli pour ne plus devenir finalement qu'une sorte de magasin. Cela dura jusqu'à une époque toute récente, quelques dizaines d'années seulement. Dans les années 1920, le vieux théâtre fut redécouvert et restauré dans son état primitif.

Grâce à ce siècle d'oubli, le théâtre lui-même et beaucoup de son aménagement primitif, de sa machinerie et autres accessoires, ont été retrouvés intacts. Une vaste scène d'une profondeur de 23 mètres permet des changements de décors presque aussi rapides qu'une scène tournante moderne. L'ingéniosité avec laquelle les problèmes techniques ont été résolus provoque encore l'admiration des experts. Il va sans dire que ce théâtre est devenu une attraction notable pour les touristes; des centaines d'experts et d'étudiants du théâtre sont venus à Stockholm de toutes les parties du monde pour étudier cette unique relique.

UN CENTENAIRE EN PREVISION

Nous ne sommes pas tenus de ne célébrer que l'anniversaire des naissances et des décès, de n'aérer que des langes ou des draps mortuaires !

Il y aura cent ans, en 1949, Flau-

bert et son ami Maxime du Camp débarquaient en Egypte. L'un, Flaubert, avait hardiment bravé les tempêtes, et s'était conduit comme un vrai « gars ». L'autre, Maxime du Camp, abordait nos rivages, abruti par le roulis du bateau.

Ils restèrent huit mois en Egypte. Si Maxime du Camp a rapporté de son voyage des photographies et de pittoresques portraits des Français qui vivaient alors en Egypte, Flaubert s'est contenté d'observer, de se repaître de couleurs. Les souvenirs qu'il gardera de son séjour marqueront son œuvre future : « La Tentation de Saint-Antoine », « Salambo », « Hérodias ».

C'est parce que ce voyage a tellement influencé son œuvre qu'il nous semble impossible qu'en Egypte même, on puisse omettre d'en fêter le centenaire, l'année prochaine.

LES BRUTS DU CAIRE

Nous avons dit, dans notre dernier numéro, l'acharnement que l'on mettait chez nous à abattre les arbres de nos rues.

Mais, on n'a point de colère contre les bruits intempestifs et divers qui s'engouffrent dans le tuyau de l'oreille du pauvre citadin, lequel n'en peut mais...

C'est une effroyable cacophonie qui ne cesse jamais, qui s'amplifie aux heures méridiennes, et qui ne s'éteint jamais complètement la nuit.

Cela vous arrache des imprécations en toutes les langues, que nous n'osons pas même imprimer !

Bon Dieu, sommes-nous tous condamnés à devenir fous ? N'y aura-t-il pas quelque agent supérieur, et supérieurement doué, pour deviner que la tranquillité des uns, le repos des autres, l'agonie des mourants et les nerfs des survivants, ont droit au respect de ces encornés ?

HERRIOT CHARGE

DE COMMENTER BERANGER !

Puisque nous apprenons que M. Edouard Herriot vient d'être réélu président de la « Mission Laïque », dont les établissements sont si prospères dans notre pays, nous saisissons l'occasion de publier une anecdote rapportée par l'homme d'Etat lui-même dans ses « Souvenirs ».

Nous sommes en 1891, E. Herriot vient d'être admis à l'Ecole Normale Supérieure. « Les nouveaux venus, écrit-il, étaient soumis à des épreuves traditionnelles,

le canular; ils devaient, en particulier, subir un second concours d'entrée. Nos anciens nous imposèrent le sujet d'histoire suivant : « Causes de la querelle de Colbert et de Ferdinand le Catholique »; Colbert, le concierge, s'affirmait voltairien; Ferdinand, le garçon d'infirmerie, professait avec éclat la foi catholique; le sujet de devoir français était plus simple : « Expliquez ces vers de Béranger » :

« Vous l'avez encor, grand'mère,
Vous l'avez encore ».

Plus simple ? La jeunesse a de ces tours de force !! Nous autres, nous demandons à voir, grand'mère ! Nous demandons à voir !

L'ALLIANCE FRANÇAISE

A TUNIS

Tunis possède désormais son immeuble de l'Alliance Française. (Tunis a bien de la chance !) Il a été inauguré par M. Georges Duhamel, le Résident Général de Tunisie, Maître Equem, président du Comité de Tunisie de l'Alliance Française.

— Notre comité, a déclaré M. Eyquem, est sans doute le plus ancien de tous ceux qui, par le monde entier, poursuivent la grande œuvre de l'Alliance Française.

« Je crois, a-t-il poursuivi, que rien de sérieusement réel n'empêche la collaboration effective et sincère entre l'Islam et l'Occident et leur participation à un idéal capable de faire régner la paix dans le monde et assurer le bien-être à tous les hommes ».

LE COURRIER DES INDES

Nous avons reçu le numéro 2 du « Courrier des Indes », journal bilingue, édité à Bombay en français et en anglais. Les articles français y tiennent plus de place encore que les articles anglais.

Mais, c'est en anglais qu'est rédigée une chronique sur « The French Language in the world »; en conclusion, on trouve la liste des écrivains étrangers qui, de temps à autre, se sont donné la coquetterie d'écrire en français, depuis Heine, d'Annunzio, Rilke, jusqu'à Milosz. Nous sommes agréablement surpris de voir mentionnés Josipovici et Adès.

Il serait intéressant de dresser la liste des journaux français publiés dans les divers pays du monde. Nous en connaissons un certain nombre, dont « le Messenger d'Athènes », le « Courrier des Etats-Unis », sans oublier nos quotidiens, hebdomadaires, mensuels d'Egypte, disparus et vivants...

Au "Parnassos" d'Athènes

La Musique

QUINZIEME CONCERT INTIME DE MUSICA VIVA

Le dimanche 23 mai nous étions conviés par Musica Viva à Méadi pour assister au 15ème concert intime de Musica Viva. Dans le cadre charmant du jardin de Madame Pilger, Musica Viva cloturait ainsi la saison d'une manière particulièrement festive et avec un programme particulièrement attrayant et indiqué pour un concert en plein air.

Le programme débutait par la belle suite de Haendel tirée de l'opéra « Ottone » qui fut suivie par la « Fugue Géante » en Ré mineur, de Bach, orchestrée par Vaughan Williams. Les deux œuvres appartenant à la même époque ont toutes deux ce caractère majestueux si typique pour le Baroque qui créa immédiatement une certaine atmosphère. La première partie du programme se terminait sur des Extraits de l'Opéra « Iphigénie en Tauride » qui nous donna l'occasion d'admirer les progrès énormes faits par la chorale des dames de Musica Viva. Ce fut un réel plaisir d'écouter ce bel ensemble bien équilibré et discipliné. Un plaisir qui aurait encore été bien plus grand si Madame Pilger, la soliste, n'avait dû, au dernier moment, renoncer à chanter à cause d'une indisposition.

La seconde partie se composait d'une suite charmante par Boccherini et de la Symphonie No. 5 en Si bémol majeur de Haydn, interprétés avec beaucoup de musicalité et de compréhension par l'orchestre de Musica Viva et ses deux leaders excellents, Mr. C. Sekora et Mo. D. D'Ambra. C'est à eux, à l'ensemble, à toute l'institution de Musica Viva, à ses organisateurs et collaborateurs et surtout à son chef musical infatigable, Dr. Hans Hickman, que s'adressent nos sincères félicitations pour ce concert ainsi que pour toutes ses manifestations de cet hiver, et nos meilleurs souhaits pour la saison prochaine.

B. Schiffer

L'Exposition Perilla

Le dernier event artistique de la saison fut certainement l'exposition Périlla dans la grande salle du cercle littéraire Parnassos, à Athènes où l'élite d'amateurs a pu admirer toute une série d'aquarelles, pastels, gouaches, et des peintures à l'huile.

Dans les œuvres de cet artiste fin et délicat, l'on remarque la probité du dessin, l'harmonie et la richesse de la couleur. Ce qui rend l'exposition très variée c'est l'éclectisme des sujets. Des églises byzantines voisinent avec les petites ruelles de la vieille Athènes, où le basilic et le jasmin garnissent le petit balcon de la vieille maison; les rustiques villages grecs forment un contraste harmonieux avec un ciel divinement bleu et une mer lumineuse qui caresse les courbes gracieuses des rivages.

Une place à part est réservée aux sombres intérieurs byzantins couverts de fresques, ainsi qu'aux natures mortes.

A gauche, sur toute une paroi, une collection de grands desseins vigoureux, à l'encre de Chine révèlent la maîtrise du dessinateur pour cette technique spéciale et suggestive...

Mais Périlla n'est pas seulement un peintre, séduit par la beauté et la variété de notre pays, il s'est consacré à les faire ressortir non seulement par le pinceau, mais par la plume. Aussi, consacra-t-il plusieurs années de travail à la préparation d'un volumineux ouvrage sur le Mont-Athos (1927) qui eut un vif retentissement et qui aujourd'hui est malheureusement épuisé.

Etabli définitivement à Athènes, il tint plusieurs expositions de peinture et publia successivement « Daphni », en 1928; « Chio », en 1928; « Mistra », en 1929; et « A travers la Macédoine », en 1932. Tous ces ouvrages sont dus exclusivement au travail de l'auteur qui réunit des talents d'écrivain, d'illustrateur et de photographe. Lecture agréable, colorée qui met en relief tout ce qui rend si attrayants les sites de la Grèce.

Sa tournée en Egypte en 1934, ses conférences, furent très appréciées, présentant 500 projections lumineuses où défilèrent tous les

aspects de la vie grecque. Une exposition au Cercle Hellénique d'Alexandrie, ses tableaux, puissamment évocateurs, trouvèrent maints acquéreurs, parmi nos compatriotes.

Son volume sur les Iles de l'Egée eut un grand succès. En 1939, attiré par les beautés naturelles du Pélion, il fit paraître son livre « Au pays des Antoures ».

La guerre n'interrompit point son activité. Il travailla pour la Grèce; il fit paraître en 1942 une nouvelle édition de « Daphni »; et en 1943, les « aquarelles de Grèce » et les « Promenades Attiques ». En 1944, ce fut le tour de « Vieille Athènes ».

Vers la fin de 1945, parurent les « Loisirs d'Athènes », ouvrage de grand luxe, édité à 33 exemplaires et entièrement illustré à la main par des aquarelles en pleine page, pastel, en hors texte et de nombreux dessins en enluminure, plume, crayon, intercalés.

Périlla ? un homme très fin, aux manières simples qui caractérisent les grands talents, charmant causeur, plein d'esprit. Artiste peintre et écrivain italien qui voua sa vie à faire ressortir par son pinceau les beautés de la Grèce, et par sa plume, à chanter ses louanges.

Un grand et sincère ami.

Aristo Joannides

Les Conférences

EN ECOUTANT.

M. AHMED RACHAD

Notre excellent collaborateur et ami M. Ahmed Rachad, Président de la Section Egyptienne de la « Société Anatole France » fit à Alexandrie une conférence des plus intéressantes sur l'enfance et la jeunesse de l'auteur des « Dieux ont soif ». Il y retraça les premières années d'Anatole France et les influences familiales qui dès cette époque devaient le marquer profondément, comme on peut s'en rendre compte par l'orientation de son caractère et de son esprit. La chaleur de cet hommage au grand écrivain français valut à Ahmed Rachad d'enthousiastes applaudissements.

Sem

CHRONIQUE DES LIVRES

ARMAND HOOG : « L'Accident ». (Grasset, Paris, 1947).

Nous voici bel et bien revenus au roman à thèse, si différente que la forme en soit aujourd'hui de celle d'autrefois. Or, il semble que le roman à thèse soit un genre faux, puisqu'il entend énoncer une vérité commune à tous en partant de cas particuliers. Armand Hoog, qui vient de publier « L'Accident », n'échappe pas à la convention.

L'histoire se résume en quelques mots : Son personnage Georges Quost vient d'être matraqué, enlevé, et jeté dans une île. Il ne comprend pas ce qui lui est arrivé. Il refait donc l'analyse de sa vie, par bribes, dans le plus grand désordre, mélangeant les rêves aux souvenirs pour essayer de connaître le motif de sa détention. Or, avec des camarades, il avait fondé un « Centre de psychologie moderne », c'est-à-dire une sorte de clinique où l'on traite les gens par la méthode psychanalytique, où l'on s'efforce de débrouiller les complexes de ceux qui souffrent de timidité, de dépression, etc. Il avait même prétendu ne soigner que les gens d'une classe moyenne, employés, petits bourgeois etc... Petit à petit, il découvre à l'aide de ses rêves, et de ses incursions dans son enfance et sa jeunesse, qu'il n'a pas agi avec le souci de faire le bien, comme il le proclamait. Il y a, au contraire, chez lui, un besoin inavoué de dominer, de transformer les êtres, de s'introduire dans les autres. Tout l'appareil de la psychanalyse est mis en jeu pour le conduire à cette découverte. En amour, aucune passion, aucune communion avec l'objet de ses faveurs ! Il se rappelle même avoir enchaîné avec dégoût à un arbre le petit garçon, sale et malodorant, de la femme de ménage de sa famille ! Il apparaît donc que, sous prétexte de rendre service à l'humanité, il ne faisait que satisfaire un appétit égoïste, et, il finit par le reconnaître, un goût très commun de lucre ! En somme, il avait monté de toutes pièces, une affaire commerciale !

A ce point du roman, on peut se demander s'il est vraisemblable qu'on puisse se tromper sur soi-même à un tel degré ! Il y a là une naïveté dans l'hypocrisie du personnage qui nous le rend faux, c'est-à-dire irréconciliable avec les données que nous avons reçues jusqu'à présent de ce vice pourtant si fréquent.

Mais, l'histoire n'est pas finie. Un beau jour, on vient lui dire qu'il est libre, qu'on s'est mépris sur la personne qu'il fallait écarter de la société, et avec des excuses et même une forte indemnité, on lui donne la clé des champs. Il la refuse. Il connaît maintenant sa culpabilité. Il sait qu'il a donné le change sur ses actes. Il veut expier. Et l'on sent bien que la thèse du livre est là : cet homme a reçu la grâce ; cet accident, ce coup de matraque qu'il a encaissé, cette détention qu'il a subie, l'ont contraint à faire sur soi des retours salutaires, une espèce d'examen de conscience, et, se reconnaissant aujourd'hui coupable, coupable du péché d'orgueil, puisqu'il voulait façonner les hommes, les faire autres qu'ils n'étaient, dévier leur développement, et coupable aussi d'hypocrites prétentions, puisqu'il n'avait fondé ce « Centre » que pour parer à sa détresse financière et non pour rendre service aux hommes, il veut montrer qu'il est

libre de choisir la voie du salut ou la voie du péché. Il choisit la voie du salut, par l'expiation volontaire.

Ce qui revient à dire qu'on ne peut transformer véritablement les hommes, mais que seule la grâce, ou la chance, le peut.

Jusqu'où cette affabulation peut-elle nous convaincre ?

Si chaotique qu'il soit, le roman, traité sous forme de journal, se lit assez aisément. Les péripéties y sont assez nombreuses : le matraquage du gardien, ou plutôt du vieux qui vient chaque matin à 11 heures, apporter la pitance quotidienne, l'essai d'évasion ; ajoutez à cela ce flou mystérieux qui enveloppe l'île de la détention, la sorte d'angoisse qui émane du caractère des rêves, l'inquiétude qui tourmente le captif. L'ouvrage n'est pas sans intérêt. Mais sans doute vaut-il plus par le détail que par l'idée qu'il veut démontrer. Il est bien dans le goût du jour, ce qui n'est pas une assurance de durée.

François Talva

APOSTOLOS ALEXANDRIS : « Souvenirs de ma vie politique ». Patras.

L'éminent homme politique et chef de parti M. Apostolos Alexandris, a réuni dans ce volume les souvenirs de sa longue carrière diplomatique et politique. En parcourant les 150 pages qui composent cet ouvrage on voit défiler les hommes politiques qui ont joué un rôle prépondérant en Grèce, tels que E. Venizélos, D. Gounaris, Jean Metaxas pour ne citer que les plus importants.

Egalement M. Alexandris brosse un saisissant portrait du Georges Clémenceau qu'il a connu.

La révolte turque de 1908, la grande guerre de 1914, la révolution de 1922, le traité de Lausanne, l'assassinat du Général Tellini, la révolte de 1935, la mort de Venizélos, tous ces événements qui font partie de l'histoire de la Grèce contemporaine sont narrés d'une façon simple apportant de nouveaux documents qui éclairent celui qui veut étudier cette période si mouvementée de l'histoire de la Grèce.

Enfin M. Alexandris raconte les résultats des différentes missions diplomatiques et politiques où il défendit avec autorité et persuasion les intérêts de la Grèce et qu'il a su toujours mener à bon fin.

Nous recommandons la lecture de cet ouvrage.

Sem

PIERRE ALMANACHOS : « Récits Byzantins ». Le Caire.

C'est un 29 Mai, anniversaire noir dans le cœur des Grecs, que j'ai fini la lecture de ces récits byzantins. Le poison de ces phrases me monta aux narines, comme un signe avant-coureur des ruines futures... Tout comme Almanachos leur auteur, je vivais mon heure byzantine...

Des vins, des femmes, des draperies me vinrent à la mémoire comme la couleur chaque fois la même et chaque fois une autre, des anciens couchants et comme cet ancien poète, j'ai eu l'impression d'avoir lu tous les livres... Pourtant voulant me fixer, je constatais dans mes points de repères, que tous les trente ou quarante ans, et plus particulièrement, le lendemain d'une guerre,

voire d'une crise économique, les hommes se mettent à chercher des stupéfiants (spirituels ou naturels) et les femmes se perdent dans les parfums et les draperies. Des portes d'or se dressent, l'odeur de l'encens brouille les esprits, et voilà Byzance qui ressuscite avec ses désespoirs et sa splendeur !

Dans l'entre-deux-guerres, nous avons surpris Slumenberger et J.-Richard Bloch y libérer avec aisance. Et il ne faut pas oublier les travaux consistants et sérieux d'un Lombard, sur lesquels doivent peut-être se documenter, tous ceux qui se hasardent à traduire les fameux textes.

Dans l'avant-hier, des poètes romantiques ou symbolistes, un Nerval, un Baudelaire, un Moréas et un Huysmans, lui avaient dérobé le meilleur pollen, pour leur poésie frelatée.

Et aujourd'hui : Sartre et le bourdonnement des mouches existentialistes... Lorsque Messieurs de Chalcédoine, de Brousse et de Kyzique placent dans l'au-delà, leur explication du Christianisme, on pense volontiers à cette étincelle brillante voisinant incidemment avec la mort, qui fait dérailler l'idée de l'en-soi, vers celle du pour-soi, météore qui sert de départ à la doctrine de Henneger, exploitée par Jaspers et Sartre.

Faut-il conclure que le Retour à Byzance est omnipotent, son empoisonnement périodique dans la norme ? Car comment expliquer l'attirance des esprits les plus raffinés de chaque siècle. Et l'essai actuel de Pierre Almanachos, ne le place-t-il pas parmi ces derniers ?

Côté forme, je jalouse atrocement son assurance...

Ce style grec étiré, qui comme la fumée de l'encens monte en spirales infinies ou comme l'intestin entoure la vie en l'étouffant, — comment le rendre en français ? Le harcèlement systématique, le point virgule, ont aidé puissamment le traducteur.

A-t-il improvisé en traduisant ? Je le crois bien capable et ce n'est point là une critique. Rendre fidèlement la matrice de l'œuvre est ici une impossibilité. Bien heureux déjà ceux, qui en s'y adonnant, ont senti circuler dans leurs veines l'aphrodisiaque exhalaison. Que notre traducteur s'y complût, il n'y a pas de quoi l'accabler ! Tout au contraire. De par sa nature, voire par ses ascendances, il peut bien avoir glissé dans le ravin, dans ses idées et jusque dans la fatalité de son actuelle existence...

Ici ma mission de compte-rendu est dépassée. Mais il y a des œuvres qu'il faut juger de loin. D'ailleurs et c'est une chance pour ces chapitres intitulés : Argyro servie par le chat, un voyage avant le dernier, Istampol, l'archevêque de Kyzique, Théoctiste, de faire coïncider par un hasard que je trouve inouï et qui est tout à l'avantage de l'auteur, l'Eternité avec le Modernisme !...

E. T.

ELIAN J. FINBERT : « La brebis ou la vie pastorale »
(Albin Michel, Paris).

C'est seulement au fur et à mesure que l'on avance dans le cours de ce livre qu'on réalise la grandeur, la profondeur, et la gravité du sujet qui a inspiré à Finbert, ce documentaire exceptionnel à l'égard de la brebis « produit d'une civilisation raffinée que l'on doit considérer avec un respect religieux ». Devenu berger sur les hauts plateaux des Alpes, durant la

Guerre, pour ne pas finir à Drancy puis à Buchenwald, Finbert en apprit d'abord les techniques dans une école d'apprentis-bergers et ce que fut sa vie sur les Hautes-Terres sera conté dans un prochain ouvrage de ce titre. Mais, entretemps, son lyrisme lui a inspiré avec une éloquence impérieuse, semble-t-il, encore que raisonnée, ce large poème à l'égard de la brebis.

Avec une familiarité qui donne la mesure de son intuition et de son intelligence, il s'est fait le chroniqueur de cette bête aimable, de sa vie propre, soit seule ou en troupeau, soit agnelle ou mère, en révélant également dans un détail impressionnant et nourri, la richesse matérielle qui a en elle sa source et ses aliments. La beauté de l'écriture et l'inflexion de ses sonorités ne sauraient au surplus faire oublier que cette contribution littéraire à l'oviculture française est étoffée d'une information encyclopédique sur tout ce que l'histoire et la coutume rapportent d'humain, d'utile, et de pittoresque au thème traité en fresque par Elian J. Finbert.

JACQUES CHABANNES : « Glatigny » (Grasset, Paris).

Le geste de M. Jacques Chabannes dédiant tout un bouquin de plus de 200 pages au souvenir d'Albert Glatigny, poète du XIX^{ème} siècle dont Victor Hugo et Catulle Mendès prisait le talent est d'une portée touchante. Anatole France disait que Glatigny représentait fort bien Panurge dans la lune. C'est là, peut-être, l'explication de la ferveur fraternelle que lui voue M. Chabannes. Car le témoignage qu'il apporte au prix de recherches infinies, sur « l'enfant maudit d'une génération condamnée, d'un âge cruel aux artistes », est d'une intention émouvante. Les fragments de l'œuvre de Glatigny qui sont ici publiés expliquent d'ailleurs l'appel qu'il a exercé sur la sensibilité de M. Chabannes et sa traduction pour un plus vaste public.

MARCEL BRUMAIRE : « L'enfant frappé d'amour »
(Albin Michel, Paris).

C'est à Henry Bordeaux que ce roman fait songer par l'aisance de son dialogue et l'observation des traits qui définissent la physionomie secrète des êtres. Dans ce drame d'amour, certainement pris sur la réalité, M. Brumaire s'avère écrivain habile et ayant, à l'école des femmes, acquis la prescience des tentations et résignations, qui est le plan le plus valable où leur vie se déroule.

ALFRED CHAUDEURGE : « Le Tribunal de Dieu »
(Grasset, Paris).

Un évocation animée et discrètement érudite du procès de Jeanne d'Arc donne son titre à ce recueil, dédié surtout à la petite Histoire de la Révolution Française. M. Alfred Chauderge a consulté nombre de documents, avant de les présenter sous cette forme romancée, et ce souci d'authenticité éclaire psychologiquement les images nées de son intérêt à l'égard de cette période.

A. Shual

La Bière

STELLA

EST ET RESTERA

La Première du Pays



HELLENIC AIRLINES

"HELLAS"

ont le plaisir d'annoncer l'extension, jusqu'à Alexandrie, de leur ligne Athènes-Londres, inaugurant ainsi un service bi-hebdomadaire entre Alexandrie, Athènes et Londres.

ALEXANDRIE - ATHENES

DIMANCHE — Départ : Alexandrie 06 h. 30 JEUDI — Départ : Alexandrie 14 h. 00
DIMANCHE — Arrivée : Athènes 10 h. 00 JEUDI — Arrivée : Athènes 17 h. 30

Jonction avec le service direct Athènes-Londres qui part d'Athènes à 11 h. 00.

ATHENES - ALEXANDRIE

JEUDI — Départ : Athènes 09 h. 00 SAMEDI — Départ : Athènes 14 h. 00
JEUDI — Arrivée : Alexandrie 12 h. 30 SAMEDI — Arrivée : Alexandrie 17 h. 30

Jonction avec le service direct Londres-Athènes de la veille.

Prix des billets Alex.-Athènes Alex.-Londres

Aller L.E. 17,000 L.E. 61,500 Aller et retour ... L.E. 30,600 L.E. 110,600

Plus 15 % de la moitié du prix du retour imposé par le Fisc du Gouvernement Grec.

Surcharge : (bagages) P.T. 17 par kilo Fret P.T. 13,5 par kilo

Bagages Franco de port 30 kilos.

Pour tous renseignements s'adresser à :

MISR SHIPPING S.A.E.

Le Caire — 48, rue Ibrahim pacha, Tél. 46302/3.

Port-Tewfik — Immeuble Messageries Maritimes, Tél. 134.

Alexandrie 30, rue Chérif pacha, Tél. 29617.

Athènes — 4, rue Mitropoleos — Tél. 33114.

Port-Saïd — Rue Eugénie, Tél. 610.

AINSI QU' AUX DIVERSES AGENCES DE VOYAGE



Les Cigarettes Egyptiennes
les plus répandues
dans le monde!..

FAMOSA • MIRACLE
SHEPHEARD'S
FAYOUM
HASSAN PASHA
ARISTON
LUXOR - SAMSOUN

FAITES A LA MAIN

DIMITRINO & Co

TEL 40048

B.P. 220

R.C. 64815

Téléphone No. 40048 — Boite Postale No. 220.
R.C. 64815

LUNDI 5 JUILLET

SOLDÉS

DE FIN DE SAISON

Rabais Exceptionnels à tous les comptoirs

Cicurel

Le Caire

R. C. C. 26426

R. C. A. 20395

et

Trémode — Alexandrie